

- III. Entretien avec Habib Selmi
- V. Le Goncourt d'Éric Vuillard
- V. Au cœur des livres avec Pierre Leroy
- VI. Comment l'Égypte a changé d'image
- VII. L'utopie carcérale de Margaret Atwood
- VIII. L'Orient-Express, témoin critique d'une époque



Édito

Jalal

L'ultime mot prononcé par le grand comédien Harry Baur avant son décès fut : « *Loge!* », comme si, en expirant, il pensait encore au théâtre. Plus récemment, le metteur en scène Berge Fazlian a rendu l'âme peu après avoir demandé à son complice de toujours, Jalal Khoury, qui se trouvait à son chevet, de lui lire les extraits de Shakespeare qui devaient être déclamés, sous sa direction, par Mireille Maaoulouf et Rifaat Tarabay sur la scène de l'hôtel Al-Bustan... À présent, c'est au tour de Jalal de tirer sa révérence, lui qui, comme Harry Baur et Berge Fazlian, a « respiré » le théâtre jusqu'à son dernier souffle. Jalal Khoury appartenait à cette race d'artistes qui considère l'art dramatique comme un sacerdoce. Il mangeait et buvait le théâtre, dormait en imaginant une nouvelle pièce, connaissait tous les classiques par cœur. Avec assurance et délectation, il m'a récité un jour des scènes entières de *La Vie de Galilée* de Brecht de cette voix cavernueuse qu'il avait bien voulu me « prêter » en lisant le verdict d'un tribunal dans ma pièce *Le Crapaud*. Il avait du métier, du flair, une vision, et ces qualités, conjuguées avec son érudition, lui permettaient d'évaluer avec justesse les œuvres des autres, notamment celles de ses étudiants, pour leur prodiguer critiques et conseils. Considéré comme le père du théâtre politique libanais, il s'était orienté, dans ses dernières pièces, vers des sujets spirituels, comme si, dégoûté par le marasme ambiant, il s'était mis en tête de chercher dans le ciel des raisons d'espérer. Aujourd'hui, le théâtre libanais est orphelin, mais il n'est pas mort. Jalal a beaucoup semé, et la moisson est en cours. La nouvelle génération devra être à la hauteur de cet auguste semeur.

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

Alice Zeniter : l'identité par-delà les origines

L'Art de perdre d'Alice Zeniter est un des romans phares de la rentrée. Déjà récompensé par le prix littéraire du Monde, le prix Landernau des lecteurs, le Prix des libraires de Nancy-Le Point, il vient d'obtenir le très convoité Goncourt des lycéens. Il faut dire que ce roman s'empare de questions essentielles et douloureuses dans une France qui a encore du mal à faire son travail de mémoire.

L'Algérie, et plus globalement l'histoire coloniale restent un des refoulés de la société française et la question de harkis y est toujours entourée de passion, de violence et de crispations. Zeniter aborde cette question de façon sensible et non encombrée d'a priori idéologique, par le biais d'une saga familiale. Par ailleurs, elle pose des questions de fond qui ont trait à l'identité, aux liens complexes entre racines familiales et construction identitaire et à la façon dont le passé peut se refermer sur les individus comme une prison, surtout lorsqu'il est entouré de silence. Tout cela fait écho aux nombreux débats actuels mais n'explique qu'en partie le succès du livre qui tient avant tout à la maîtrise de sa construction, à la justesse de ses voix, à l'empathie avec ses personnages. Entretien avec une romancière qui signe là un grand livre et qui prône la liberté d'être soi quels que soient les héritages et les souffrances du passé ou les injonctions du présent.

Comment avez-vous abordé la composition de ce roman, quelle a été votre méthode de travail et comment s'est passé le partage des rôles entre recherche, recueil de la mémoire familiale et invention ?

Comme à mon habitude, j'ai commencé à écrire en n'écrivant pas. Les quelques bribes que je connaissais de mon histoire familiale m'avaient été contées des années plus tôt et je cherchais comment les agencer. Je réfléchissais aux diverses possibilités de structure pour le roman, me demandant notamment s'il fallait trois parties, une par génération, ou bien une seule, poreuse, qui permettrait aux voix d'Ali, Hamid et Naïma de se mêler. Lorsque je me suis ensuite lancée dans des recherches (lectures de livres d'histoire, visionnage de documentaires, etc.), je pensais que ce temps de recherche serait séparé de celui de l'écriture mais ils se sont rapidement superposés, en partie parce que j'ai voulu écrire directement



© Astrid di Croffalanza

sur certaines des images que j'avais visionnées, en partie parce que des scènes naissaient au moment où j'apprenais une information. Comme je ne me pensais pas « officiellement » en écriture, j'ai finalement écrit avec une facilité inattendue.

Quand êtes-vous allée en Algérie pour la première fois ? Comment s'est passé ce contact ?

Je suis allée en Algérie à deux reprises, en 2011 et en 2013. Lors du premier voyage, mon ami Jean a tourné un documentaire sur cette traversée, *La Mémoire et la mer*. Je n'ai pas pensé à écrire alors. Une œuvre par voyage, c'était bien suffisant. J'y suis retournée un an et demi plus tard. Mon premier séjour avait été essentiellement algérois et je voulais passer plus de temps en Kabylie. Je voulais aussi aller jusqu'au village dont venait ma famille et qui m'avait été décrit précédemment comme trop dangereux pour qu'on y emmène des touristes. Ces voyages ont été assez similaires à ceux de Naïma, et notamment parce que j'y ai rencontré des personnes formidables, musiciens, écrivains, acteurs, journalistes, des paroleurs, des enflammés, des passeurs d'Algérie. Ce sont eux qui m'ont transmis quelque chose du pays réel, du pays présent. Et grâce à eux j'ai compris que l'on pouvait oublier la biologie et se choisir ceux

qui nous transmettraient des fragments d'héritage.

Quand avez-vous su que votre grand-père était harki et compris ce que cela représentait ? Cela a-t-il suscité de la curiosité de votre part ? Une forme de « honte » ? Le besoin de « défendre » votre grand-père et votre famille ?

Je n'ai jamais ressenti ce besoin de le défendre. Et si ça avait été le cas, je ne crois pas que j'aurais pu ou même voulu faire ce livre. Il y a déjà de nombreux ouvrages de témoignages et de revendications sur ce sujet. En revanche, j'ai toujours été peinée d'avoir à vivre avec les silences, le « on ne sait pas », les « je ne me souviens de rien », les « on ne parle pas de ça ». Avec les silences des manuels, même, parce que quand la guerre d'Algérie a été abordée au lycée, il n'y avait qu'une ligne dans mon livre d'histoire et pas de temps à perdre. Est-ce que j'ai eu honte ? Peut-être un peu. Avoir pris le parti de la France dans les années 50 me paraissait aller à l'encontre de tout ce en quoi je croyais, de toutes les valeurs qu'on m'avait inculquées. Les courtes réponses que je recevais parfois (« *C'est parce qu'il a fait la guerre en 40* », ou « *il n'a jamais rien fait, les autres étaient jaloux* ») ne me satisfaisaient pas. Je ne comprenais pas le choix de mon

grand-père. C'est en écrivant *L'Art de perdre* que j'ai compris que si je ne comprenais pas, c'est parce que ça ne devait peut-être pas être pensé comme un choix.

Ce roman a-t-il une place particulière dans votre itinéraire d'écrivain ? Peut-on penser que tout ce que vous avez écrit avant vous a permis d'y venir ?

J'ai beaucoup hésité avant de commencer ce projet. Je voulais être légitime littérairement parlant, c'est-à-dire pouvoir écrire ce livre comme je le rêvais au lieu de me heurter sans cesse à mes limites d'auteure. Après avoir passé deux années à travailler *Juste avant l'oubli*, à écrire et à agencer les voix différentes entre elles selon des combinaisons multiples, j'ai eu l'impression que mon écriture s'était assouplie ou que je m'y mouvais plus aisément. Je n'avais plus peur, ou j'avais moins peur, de commencer *L'Art de perdre* parce que je savais que j'oserais me détacher des fragments d'histoire familiale pour créer un roman.

Parlons un instant de ce beau titre. Que s'agit-il de perdre, de savoir perdre ? En quoi est-ce un art ? De quelle façon ce titre doit-il éclairer votre lecture de ce roman ?

Il est extrait d'un poème d'Elizabeth Bishop qui nous apprend que la perte est un art sans lequel il n'est pas possible de vivre. Le récit d'une vie est aussi une liste de pertes : des clés, une montre, une maison, des rivières, un pays, la voix de l'être aimé... Comme le roman commençait en parlant d'une famille algérienne poussée à quitter son pays pour arriver dans un autre, la France, qui ne veut pas d'elle, il allait forcément aborder différentes pertes : la langue, la place dans la société mais aussi des choses minuscules comme une robe, un bijou, un type de fleurs.

Peut-on revenir sur la notion de double absence, que vous emprun-

tez à A. Sayad et qui éclaire ce que vous avez souhaité donner à voir et à sentir dans ce roman ? Vous écrivez qu'il y aurait un risque pour Naïma à perdre l'absence de l'Algérie.

Ce risque vient du fait que l'Algérie distante, figée – on pourrait même dire fossilisée – dans les discours des vieux de la cité, est une Algérie à laquelle ils appartenaient, même s'ils en sont partis. Lorsque le pays deviendra réel, ils ne pourront plus faire semblant de ne pas voir que ce pays n'est plus le leur, a évolué sans eux. C'est la même chose pour Naïma : elle peut dire qu'elle vient d'Algérie tant qu'elle n'a pas à se demander si l'Algérie veut d'elle. Quant à la double absence, elle est visible dans la deuxième partie du roman : Naïma n'est pas dans un entre-deux qui ne serait aucun pays. Elle est tout à fait française. Mais la famille d'Ali, quand elle quitte l'Algérie, arrive dans une France qui ne veut pas d'elle. Ali et Yema recréent autour d'eux, dans les espaces de sociabilité où les autorités françaises les « accueillent », de petits cercles formés de personnes venues comme eux d'Algérie, qui rappellent donc à chaque moment le pays perdu. Cette vie à la marge de la « France froide » dans de petites cellules algériennes, c'est la double absence dont parle Sayad.

Il y a dans votre roman un très beau passage sur le lien à la langue arabe dans la famille d'Ali et Yema et sur les tensions entre français et arabe. Quel est votre propre lien à cette langue ?

Il est similaire à celui de Naïma : je ne la parle pas. Elle ne m'a pas été transmise. J'ai essayé de l'apprendre à l'université mais les quelques notions que j'avais acquises ont été balayées dès que j'ai commencé l'apprentissage du hongrois, pendant mes années à Budapest. Et pourtant, elle est familière. Elle ne sonne pas à mon oreille de façon étrange, étrangère. Mais elle est comme une chanson connue dont je peux fredonner la mélodie mais ne chanter les paroles qu'en « *yaourt* », c'est-à-dire en produisant des sons qui ressemblent vaguement à une langue réelle – une technique fréquemment utilisée quand on ne comprend pas les paroles d'une chanson en langue étrangère.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

L'ART DE PERDRE d'Alice Zeniter, Flammarion, 2017, 510 p.

Hommage

Gérard Khoury, curieux insatiable

Mon ami Gérard Khoury vient de disparaître le 27 octobre dernier à Aix en Provence à l'âge de 79 ans. C'était avant tout un intellectuel doté d'une curiosité insatiable et refusant toute sorte de dogmatisme. Il avait plutôt eu une enfance dorée à Beyrouth, mais prétendait qu'à la suite d'une conférence de l'historien et philosophe de l'histoire britannique Arnold Toynbee au Cénacle de Beyrouth qui annonçait l'arrivée proche de malheurs sur le Liban, il avait décidé de s'installer en France. En tout cas, il y avait fait une partie de ses études supérieures et avait dirigé de 1966 à 1970 l'Office du tourisme libanais à Paris. En 1969, il avait épousé Marie Guilget avec qui il partageait une passion exigeante pour les arts.

En 1972, il s'est installé à Aix en Provence créant sa merveilleuse demeure du chemin de la Repentance. Avec Marie, il a eu d'abord une première vie artistique établissant un atelier de céramique avec en particulier des plats peints avec le peintre Chafic Abboud. Il avait aussi une passion pour la musique, devenant vice-président puis président des Amis du festival

d'Aix en Provence. Le chef d'orchestre William Christie descendait régulièrement chez lui à Aix-en-Provence.

Tandis que Marie devenait juge, il est revenu à ses intérêts intellectuels correspondant à son intérêt général pour l'humanité et à ses interrogations sur les raisons de la tragédie libanaise et des malheurs arabes. Il avait rencontré très tôt le grand psychanalyste Erich Fromm avec qui il avait entretenu un riche dialogue dont il publiera le résultat de ses entretiens. Il a animé entre autres le cercle Condorcet qui recherche à promouvoir l'esprit critique et combattre la fausse information.

À partir de 1976, sa quête l'a conduit à devenir l'historien du Liban et du Proche-Orient contemporain. Il s'est ainsi lancé dans l'étude austère des archives françaises et a été certainement le premier à faire une exploration systématique des archives rapatriées des postes français à l'étranger qui ont été rassemblées à Nantes. Ce fonds, d'une richesse exceptionnelle,

venait juste d'être ouvert au public.

Son premier ouvrage a pourtant été celui d'un romancier, *Mémoire de l'aube*, qui restituait le Levant au lendemain immédiat de la Grande Guerre. C'est à l'occasion de ce livre que j'ai eu le bonheur de faire sa connaissance. Nous avons alors longuement discuté sur cette histoire des origines et tout naturellement, voulant avoir les parchemins universitaires qu'il méritait bien plus que d'autres, il a entrepris un DEA sous ma direction à l'INALCO en 1992 sur le rôle de Louis Massignon dans la politique arabe de la France. Nous avions ainsi une passion commune, la recherche des inédits de Massignon dans les archives françaises, et il s'est révélé bien meilleur que moi dans cette traque. Tout à fait logiquement ses recherches ont abouti à une thèse de doctorat à l'INALCO en novembre 1993 avec son grand ami Georges Duby au jury. Dans mes fonctions de directeur, je n'avais que le bonheur de dialoguer avec lui et cette thèse a été immédiatement publiée chez Armand Colin sous le titre *Naissance du*



© L'Orient-Le Jour

À partir de 1976, sa quête l'a conduit à devenir l'historien du Liban et du Proche-Orient contemporain.

Liban moderne (une réédition récente chez Albin Michel).

Tout à fait logiquement nous avons organisé un atelier de recherches sur le mandat français en juillet 1994 au Saint Antony's College d'Oxford. Si l'événement a été mineur en soi, il s'est révélé être la première rencontre scientifique consacrée à ce sujet, ce qui a conduit ensuite à la formation d'un groupe de recherches sur le mandat français qu'il a animé avec Nadine Méouchy. Ce groupe a ensuite élargi ses ambitions aux mandats comparés puis aux États et sociétés arabes en quête d'avenir des indépendances à nos jours. Trois grands colloques internationaux avec publications à la clé en sont sortis.

Deux autres aspects du mandat et de ses suites ont été l'objet de colloques et de publications, l'un sur Selim Takla, l'autre sur Gabriel Bonoure. C'est lui qui en a été l'animateur et l'organisateur.

Cet esprit d'autant libre qu'il n'avait que le titre de chercheur associé a ainsi une œuvre « académique »

qui ferait pâlir d'envie bien des universitaires. Son interrogation sur l'orientalisme et l'histoire du Proche-Orient s'est retrouvée dans son amitié avec Maxime Rodinson qu'il a su faire parler dans un livre d'entretiens puis dans l'entreprise de dialogue à trois avec Ghassan Tueni et Jean Lacouture, *Un Siècle pour rien*.

Sa curiosité dépassait le Proche-Orient comme en témoigne son livre d'entretiens, cosigné avec Danielle Sallenave et Georges Berthoin sur les origines de la construction européenne.

Cette sèche énumération ne doit pas faire oublier qu'il était un homme de paroles dans tous les sens du terme. Il a fait d'innombrables conférences. Ce qui faisait sa force c'était son ouverture d'esprit et l'ampleur de ses goûts artistiques. Il a été un passeur permanent entre son pays d'origine et son pays choisi. Comme le montre cette notice, il était avant tout un homme d'une curiosité insatiable toujours à chercher le dialogue dans des champs tout à fait divers.

HENRY LAURENS

Le point de vue de Percy Kemp Quand Nancy Mitford rencontre Riad Salamé

Alors que des nuages s'amonnent dans le ciel du Liban, pris à nouveau, nous dit-on, dans l'œil de la tourmente, et que, malgré les assurances du gouverneur de la Banque centrale et les efforts qu'il déploie en ce sens, une peur panique s'empare de certains, les poussant, murmure-t-on, à retirer leur argent du pays pour le mettre à l'abri à l'étranger, il me vient à l'esprit un passage d'un beau roman de Nancy Mitford, inspiré de la vie de sa famille dans l'Angleterre des années trente, peu avant le déclenchement du deuxième grand conflit mondial.



D.R.

« À aucun moment l'idée ne leur traverserait l'esprit qu'on peut résister sans pour autant prendre les armes. »

L'horizon, Tony essaya de le persuader d'envoyer de l'argent en Amérique. - Pour quoi faire ? s'étonna Oncle Matthew. - Vous serez peut-être content un jour de pouvoir y aller vous-même ou d'y envoyer vos enfants. C'est toujours une bonne chose d'avoir... - Je suis peut-être vieux, mais je sais encore me servir d'un fusil, fit Oncle Matthew, très en colère. Et je n'ai plus d'enfants en bas âge. S'il s'agit de se battre, ils sont tous assez grands. »

À croire, n'est-ce pas, que si pour certains la patrie (terre des aïeux, comme son étymologie le veut) demeure un pays, avec ses montagnes, même si elles sont amochées, ses plaines, même si elles sont ravagées, ses rivières, même si elles sont souvent asséchées, la mer qui le baigne, même si elle est polluée, l'air qu'on y respire, même s'il est vicié, et ses hommes politiques, même s'ils sont véreux et vérolés, pour d'autres elle se confond avec la salle des coffres aseptisée et hyperprotégée de quelque grande banque luxembourgeoise ou américaine.

Ceux-là passent les frontières sans encombre munis de passeports nombreux et variés achetés avec leur chèque et attachent plus d'importance à leur carte de crédit qu'à leur carte d'identité. Et ils s'étonnent, après cela, et s'offusquent aussi, qu'une faction politique, une seule, dicte sa loi dans le pays et y tienne le haut du pavé en arguant de ses succès militaires contre l'envahisseur et de son rôle de résistance armée. À aucun moment l'idée ne leur traverserait l'esprit qu'on peut résister sans pour autant prendre les armes, et qu'aujourd'hui, ne pas spéculer contre la monnaie nationale, investir dans le pays et donner du travail aux gens, y acheter de la terre et la chérir, sont autant d'actes de résistance qui, à terme, donneront aux tenants du patriotisme économique autant de poids et de droits que n'en ont aujourd'hui les partisans inconditionnels de la résistance armée.

LA POURSUITE DE L'AMOUR de Nancy Mitford, traduit de l'anglais par Daria Olivier, La Découverte, 2003.

Adieu à...

Salah Matar Avocat, orateur, poète, essayiste et dramaturge, Salah Matar vient de nous quitter. On lui doit de nombreuses œuvres en arabe, dont la pièce Fakhreddine et les récels de poésie *La Nouvelle Ève* et *Pour la liberté et l'amour*. Natif de Tannourine, cet homme de conviction surmonta avec détermination et courage la maladie pour écrire sept nouveaux livres dont *Comme un aigle qui renait de ses cendres* qui relate en vers son combat contre la mort.

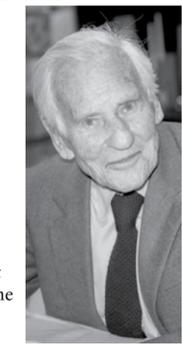


D.R.

de nombreuses pièces importantes, comme *Geba fil al-koura al-amamia* (*Geba dans les villages frontaliers*) (1971), *Al-Rafiq Ségéan* (*Camarade Ségéan*) (1974), jouée en Allemagne pendant deux saisons, *Fakhamit al-Ra'iss* (*Monsieur le Président*) (1988 et 2015) ou encore *Rizkallah ya Beyrouth...* (*Beyrouth, heureux temps*) (1996). Chroniqueur artistique de langue française (à *L'Orient littéraire*, au *Soir* et à *Magazine...*), ancien professeur à l'École des lettres, à l'Université libanaise et à l'USJ, il a été le chef de département des études scéniques à l'IESAV de 1988 à 1999. Un homme exceptionnel dont le départ laissera un grand vide.

Jean d'Ormesson

Jean d'Ormesson vient de s'éteindre à l'âge de 92 ans. Élu en 1973 à l'Académie française, éditorialiste et ancien directeur du Figaro, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages.



D.R.

Jalal Khoury Auteur dramatique, metteur en scène et comédien, Jalal Khoury est décédé le 2 décembre. Considéré comme l'un des pères fondateurs du théâtre politique libanais, il a à son actif



D.R.

L'image du mois

Le temps de Fouad Elkoury



© Fouad Elkoury

Fruit d'un long travail de recherche mené par Manal Khader et Grégory Buchakjian en étroite collaboration avec le photographe libanais Fouad Elkoury, *Passing Time*, qui rassemble 160 photographies inédites du Liban des années 1960 à nos jours, constitue une traversée émouvante de la vie d'un pays – son environnement, sa destruction, sa reconstruction et sa survie.

L'exposition d'une sélection d'images de l'ouvrage est visible jusqu'au 20 janvier, du mercredi au dimanche, de 12h à 18h, à l'immeuble Stone Gardens, rue Darwich, Port de Beyrouth, face au restaurant Lux et à la Maison Rabih Keyrouz.

PASSING TIME de Fouad Elkoury, textes de Grégory Buchakjian, Fouad Elkoury, Manal Khader, Kaph Books, édition bilingue, 24,5 x 28,5 cm, 160 ill. coul. et n&b, 2017, 280 p.

Francophonie

Le Grand Prix de la Francophonie

Le Grand Prix de la francophonie, décerné par l'Académie française, a été attribué cette année à l'écrivain guinéen Tierno Monémbo, auteur d'une douzaine de romans et de pièces de théâtre. Le cardiologue franco-libanais François Boustani, auteur de plusieurs ouvrages et



membre correspondant de l'Académie des sciences et des lettres de Montpellier, a également reçu la Médaille de vermeil de la Francophonie.



des Cinq continents de la Francophonie pour son roman *L'Amas ardent*, paru aux éditions Elyzad (Tunisie). Le lauréat s'est rendu début décembre au Liban, à l'initiative de l'OIF, pour participer au projet d'écriture d'un ouvrage sur les enfants syriens réfugiés, intitulé *Des enfances à dire*.

Actu BD

En attendant Bojangles

Adaptation du best-seller d'Olivier Bourdeaut, *En attendant Bojangles* vient de paraître en BD aux éditions Steinkis avec, aux commandes, Ingrid Chabbert et Carole Maurel. Un album d'une grande finesse!



Le Chien de Dieu

Qui était l'écrivain Céline? L'auteur génial de *Voyage au bout de la nuit* ou un collobo raciste? Jean Dufaux et Jacques Terpent nous livrent dans *Le Chien de Dieu* (Futuropolis), un album en noir et blanc, parfois rehaussé d'une couleur orangée, un portrait saisissant de cet auteur controversé.



Le Joueur d'échecs

Le chef-d'œuvre de Stefan Zweig, *Le Joueur d'échecs*, sort en BD chez Casterman. Signé David Sala, l'album se distingue par une belle série d'aquarelles au graphisme subtil.



Sacha Guitry

Sacha Guitry le bien-aimé de Noël Simolo et Paolo Martinello vient de paraître chez Glénat. L'occasion



de découvrir le parcours atypique de ce grand acteur et auteur dramatique, faussement misogynne et toujours friand de mots d'esprit.

Le retour d'Enki Bilal

Le dernier-né d'Enki Bilal, intitulé *Bug*, est sorti le 22 novembre chez Casterman. Un album fascinant où il est question de culte de la technologie, de transhumanisme, de flux migratoires, de rivalités des religions, des États et des mafias...



Bande dessinée

Montgomery et son double

OPÉRATION COPPERHEAD de Jean Harambat, Dargaud, 2017, 178 p.

Jean Harambat est un jeune auteur remarqué en 2014 lorsqu'il avait alors proposé, aux éditions Actes Sud BD, *Ulysse, les chants du retour*, variation sur le thème du retour à Ithaque du héros homérique. Le récit avait la densité dramaturgique des mythes, tout en étant servi par la fraîcheur et la légèreté d'un dessin qui devait autant à Ronald Searle qu'aux productions de l'UPA, studios d'animation des années 50.



Trois ans plus tard, Jean Harambat publie un nouveau récit aux éditions Dargaud. Il puise cette fois-ci dans un épisode savoureux de la Seconde Guerre mondiale. En 1944, le service de contre-information de l'armée britannique convoque deux soldats: Peter Ustinov et David Niven, acteurs dans le civil. Le duo se voit confier une mission pour le moins cocasse: trouver un acteur de seconde catégorie, inconnu du grand public et le former pour devenir le parfait sosie du maréchal Bernard Montgomery. L'idée est simple: l'acteur, que l'ennemi devra prendre pour le maréchal, sera envoyé en Afrique du Nord, faisant croire à la préparation d'un débarquement au Sud, tandis que le véritable Montgomery

met au point secrètement la véritable offensive au Nord. L'acteur choisi se nomme M.E. Clifton-James, et la mission portera le nom de code: *Opération Copperhead*, qui donne son titre à l'album.

La préparation de cette mission connaît autant de hauts que de bas, d'enthousiasme que de découragement, de plans soigneusement échafaudés que de ratages en bonne et due forme. Harambat en tire un récit truculent, s'accordant vis-à-vis de la réalité toutes les libertés du metteur en scène. Nous voici plongés dans une histoire digne des comédies américaines de la moitié du XX^e siècle. Au fur et à mesure que les personnages et leurs travers sont campés, le flot humoristique

prend son rythme de croisière, puisant dans les codes de genres divers. Il faut dire que l'auteur avait à disposition tous les ingrédients pour créer un cocktail réjouissant: espionnage, action, costumes, suspense et ce qu'il faut d'amour. Il joue également de ce contraste qui prête à sourire entre hauts faits de guerre collectifs et lamentables travers individuels.

Harambat a pris un plaisir palpable à l'écriture des dialogues: usant du langage sophistiqué et coloré des hauts gradés, il s'adonne au jeu des phrases percutantes et du sens du résonnant, se permettant d'être bavard jusque dans les scènes où l'action imposerait le silence.

Les véritables Peter Ustinov, David Niven et M.E. Clifton-James, marqués par cet épisode de leur carrière militaire ont chacun relaté l'anecdote, dans trois autobiographies desquelles Jean Harambat ne se prive pas de puiser, entre-coupant son récit de citations tout droit sorties de leurs textes. Leur ton, amusé, démontre s'il le fallait qu'Harambat, en choisissant le registre de la comédie, a finalement été fidèle à cet épisode qui, malgré le danger, dénotait par sa drôlerie au milieu de l'horreur de la guerre.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Alexandre Najjar	MIMOSA	Les Escapes
2 Charif Majdalani	L'EMPEREUR À PIED	Seuil
3 Eliane Garillon	LA DAME DU CÈDRE	Antoine
4 Éric Vuillard	L'ORDRE DU JOUR	Actes Sud
5 Olivier Guez	LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE	Grasset
6 Dan Brown	ORIGINE	JC Lattès
7 Xavier Baron	HISTOIRE DU LIBAN	Tallandier
8 Katherine Pancol	TROIS BAISERS	Albin Michel
9 Éric-Emmanuel Schmitt	LA VENGEANCE DU PARDON	Albin Michel
10 Véronique Olmi	BAKHITA	Albin Michel

Agenda

Le Salon international du livre arabe de Beyrouth

Le 61^e Salon international du livre arabe de Beyrouth qui a ouvert ses portes le 30 novembre 2017 se poursuivra jusqu'au 13 décembre au Biel, tous les jours de 10h à 22h.

Le 3^e Congrès international sur Gibrán

La chaire Gibrán auprès de l'Université Maryland, la LAU et le Comité national Gibrán organisent à Beyrouth (LAU, Adnan Kassar school of business, salle 904), les 4 et 5 janvier 2018, le 3^e Congrès international sur Gibrán qui réunira des spécialistes du monde entier pour évoquer différents aspects de l'œuvre de l'auteur du *Prophète*.

La Russie, invitée d'honneur du Salon du livre de Paris

Le prochain Salon du livre de Paris, qui se tiendra porte de Versailles du 16 au 19 mars 2018, aura cette année la Russie pour invitée d'honneur. L'occasion de rencontrer une trentaine d'auteurs russes connus ou méconnus.

Conférence de Paul Ardenne

Dans le cadre des séminaires du Master en Critique d'art et curatoriat de l'USJ et des événements parallèles de l'exposition *Poetics, Politics, Places* (BionalSur, septembre-décembre 2017), et en partenariat avec Dawawine, Paul Ardenne, docteur en histoire de l'art, romancier et auteur de plusieurs ouvrages sur la muséographie et la création artistique contemporaine, donnera une conférence intitulée « Poétique, politique, territoire » à Dawawine, ce jeudi 7 décembre à 18h.

Le marché du livre de Byblos

Avec l'arrivée des premiers frimas, le marché se tiendra à l'intérieur de l'espace d'exposition du Centre culturel de la municipalité, dans les vieux souks, les 16 et 17 décembre, de 10h à 21h. On pourra y acheter, vendre et échanger des livres et, qui sait, trouver la perle rare à offrir à l'occasion des fêtes de fin d'année.

Actualité

Le Prix Phénix 2017

Décerné au Salon francophone de Beyrouth, le prix Phénix 2017 couronne *Histoire du Liban* de Xavier Baron, paru aux éditions Tallandier. Il sera remis au lauréat en janvier lors d'une cérémonie organisée au siège de la banque Audi, sponsor du prix.

Wajdi Mouawad sans complaisance



D.R.

La pièce incandescente de Wajdi Mouawad, *Tous des oiseaux*, jouée au théâtre de la Colline, a conquis le public parisien qui a souligné « la virtuosité » de la mise en scène, la capacité de l'auteur à aborder un sujet « miné » de manière frontale et sans complaisance, la qualité du texte et le jeu puissant des acteurs, venus d'horizons très différents, qui s'expriment en quatre langues. Un tour de force qui démontre bien que pour dénoncer les abus et réfléchir librement sur l'identité, il ne faut pas se montrer frileux à l'instar de certains intellectuels effarouchés, mais s'armer d'audace pour affronter « l'autre » sur son terrain, en le mettant face à ses contradictions et ses responsabilités.

Figure majeure de la littérature tunisienne, Habib Selmi, né à Kairouan en 1951, vit à Paris depuis 1983. Agrégé d'arabe, il est professeur de traduction et de langue et a longtemps travaillé comme journaliste. Il a à son actif deux recueils de nouvelles et huit romans dont cinq parus chez Actes Sud: *Jabal al-'anz* (1988. *Le Mont-des-Chèvres*, 1999), *Hufar Dafî'a* (1999. *La Nuit de l'étranger*, 2008), *Ushshaq Bayya* (2002. *Les Amoureux de Bayya*, 2003), *Rawa'ih Marie-Claire* (2008. *Les Humeurs de Marie-Claire*, 2011), *Nisa' al-basatin* (2010. *Souriez, vous êtes en Tunisie*, 2013). Habib Selmi est captivé par les phénomènes bien réels de la vie quotidienne auxquels il parvient à donner une densité la plus générale. Un fait social attesté est utilisé comme procédé d'exemplification. Sa langue épurée cultive l'extrême économie des moyens et recherche le « simple inimitable ».

Son dernier roman *Bakāra* (« *Hymen* ». Dar al-adab, 2016) soulève la question de la virginité autour de laquelle se cristallisent des structures mentales, sociales et religieuses rétrogrades. C'est le cas d'ailleurs dans tout le monde arabe. Malgré certaines avancées en Tunisie en matière d'émancipation de la femme, le tabou sexuel continue à peser de tout son poids sur les mœurs. La société peine à manifester la même liberté retrouvée dans la littérature. La société tunisienne se cherche. Et l'on assiste aujourd'hui à un bouillonnement intellectuel qui contraste avec l'époque de Ben Ali où le régime, s'entourant d'« *écrivains officiels* », exerçait un contrôle sur la culture, non pour la promouvoir mais pour la museler. Citoyen français, Selmi adhère aux valeurs de la République et adore la langue et la culture françaises mais il ne peut écrire que dans sa langue maternelle car son rapport à la langue arabe est viscéral.

Habib Selmi : L'hymen ou l'hypocrisie du monde arabe

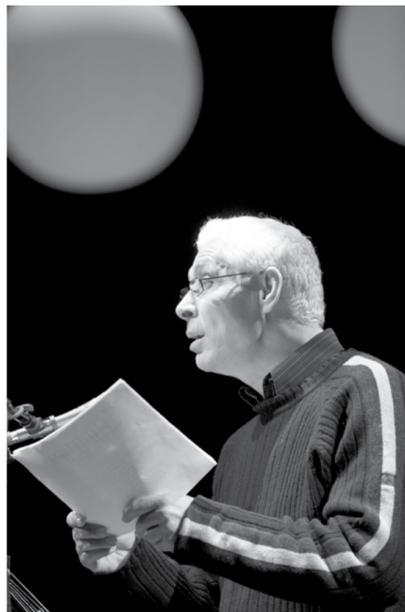
Comment définiriez-vous votre projet romanesque ?

Je me méfie de cette question même si je pense en avoir un comme chaque écrivain. Il n'est pas aisé de le définir clairement car j'avance par étapes. Je dirai qu'il s'articule essentiellement autour de deux axes : la singularité irréductible de l'humain d'une part, et ma conception de la langue d'une autre part. Je suis attaché à l'instantané, à l'imédiat, et cherche à capter la vérité de certains êtres humains à un temps bien précis de leur existence, tout en sachant que cette vérité évolue. Je suis un chasseur de petites vérités, je les accumule pour provoquer le sens. C'est pourquoi je n'aime pas les romans historiques. J'abhorre les idéologies, la nostalgie, tout comme le soufisme ou le retour aux genres traditionnels (*turath*). Pour ce qui est du travail sur la langue, je cultive le « *dire vrai* », une notion quasi absente dans la critique arabe, à laquelle certains préfèrent « *la belle écriture* » ou l'éloquence, laquelle pourrait se transformer en piège.

Qu'est-ce qui a motivé votre choix pour le sujet de la virginité ?

J'écris toujours sur des sujets qui m'ont marqué. Dans mon enfance, j'ai souvent assisté à des mariages. Le drap taché du sang de la jeune mariée comme preuve de sa virginité doit être brandi, encore maintenant, à la fin des festivités qui pouvaient durer plusieurs jours. Le mari n'a pas d'expérience, il est fatigué, a peur et perd ses moyens. Il demande l'aide d'un « *vizir* » (*wazir*) – on l'appelle ainsi. C'est en général

« Je suis un chasseur de petites vérités, je les accumule pour provoquer le sens. J'abhorre les idéologies, la nostalgie. »



© Marco Bertorello / AFP

un ami proche qui, lui, s'est déjà marié et a acquis le savoir-faire. Il va lui souffler des conseils ou même intervenir en personne s'il le faut. Car l'honneur de tous est en jeu. Plus j'avance en âge, plus je considère que cette question incarne, par excellence, l'hypocrisie du monde arabe. Beaucoup de femmes tunisiennes ne sont pas vierges avant le mariage et le mari souvent le sait, mais ils jouent le jeu. La peur d'affronter les traditions prend le dessus. Il est lamentable qu'on soit encore réduit à en parler. Et quelle tragédie qu'une histoire entre un homme et une femme commence par un pareil événement traumatique !

Quel lien le roman établit-il entre l'hymen et la révolution ?

Le terme « *bakāra* » signifie aussi bien « *hymen* » que « *nouveau, récent, primitif, primordial* » (*bikr*). La révolution tunisienne est quelque chose d'inédit pour la société. Des idées nouvelles émergent et parviennent aux gens de ce village lointain dont il est question dans le roman. La rumeur qu'Al-Bashir n'est pas parvenu à déflorer Mabruka a éclaté après la révolution, longtemps après les faits. Le séisme politique a déclenché la parole. Il a permis également la vengeance vis-à-vis d'un riche notable.

La femme tunisienne est pourtant présentée comme parmi les plus émancipées dans le monde arabe aujourd'hui.

D'une manière générale, elle l'est. Mais il faut distinguer entre la législation et les mœurs. Sous l'instigation de Bourguiba, le code civil a promulgué, en 1956, l'interdiction de la polygamie. Cette loi a été accueillie favorablement par une frange de la société, surtout dans les milieux citadins. D'autres, dans le milieu rural, y sont réticents. D'où récemment certaines tentatives, initiées par le parti islam-conservateur Ennahda, pour revenir sur ces lois. La résistance de la société civile l'a heureusement emporté. Actuellement, la femme peut demander le divorce et elle a le droit de se marier à un non-musulman, ce qui était interdit auparavant. Mais la société reste dans l'ensemble soumise aux traditions. Récemment, à Tunis, une femme a été emprisonnée pendant quatre mois parce qu'elle était en train d'embrasser un homme dans une voiture. Il y a du chemin à faire.

L'homme est-il condamné à la même misère sexuelle ?

Les hommes découvrent la sexualité dans les bordels avec une femme souvent de l'âge de leur mère. C'est ce qui m'est arrivé personnellement. Ou bien ils restent vierges, tout comme les femmes, et s'adonnent à un plaisir solitaire. Au lieu d'être un acte d'initiation magnifique au sein d'une relation d'amour, et un levier pour une construction psychique épanouie, l'acte sexuel naît déformé.

Que dire du facteur religieux ?

Les textes fondamentaux de l'islam accordent une place de choix à la sexualité, considérée comme un don de Dieu et elle est approchée sans honte. Elle n'est pas liée à la notion de péché comme dans le christianisme. « *La prairie parfumée* » du Cheikh Nafzaoui, écrit au XV^e siècle, est considéré comme le *Kamasutra* de l'islam. Cependant, elle est conçue dans les limites de l'enfantement et reste soumise à un contexte exclusivement patriarcal.

Êtes-vous de l'avis du poète Adonis pour qui les soulèvements dans le monde arabe ne sont pas des révolutions ?

Je ne suis pas du tout d'accord avec Adonis. Ne serait-ce qu'en Tunisie et en Égypte, il s'agit de révolutions. Car le peuple s'est levé seul, et a réussi en affrontant le régime à le faire tomber. Une révolution se construit dans le temps. Ceux qui pensent qu'après la chute des dictatures, on allait s'installer dans la démocratie du jour au lendemain, se trompent. Malgré certaines régressions, on pourrait s'attendre à des rebonds et à des évolutions. L'histoire ne recule pas. Le seul choix c'est d'aller de l'avant. C'est pourquoi, contrairement à la morosité qui semble de mise actuellement, je suis plutôt satisfait et optimiste.

Propos recueillis par
KATIA GHOSN

BAKĀRA (HYMEN) de Habib Selmi, Dar al-Adab, 2016, 206 p.

Essai

FAÏNINISME de Nora Bouazzouni, éditions Nouriturru, 2017, 120 p.



Quel rapport y-a-t-il entre entrecôte et patriarcat ? C'est ce que cet essai au style incisif et drôle essaye d'établir. La passion de son auteure, Nora Bouazzouni, pour l'alimentation est manifeste : « *La bouffe c'est la vie, un plaisir, un doudou, un héritage* », et son regard lucide sur la domination masculine aussi. Bouazzouni explique comment nourriture et genre sont liés et comment l'alimentation a toujours permis d'asservir les femmes. Elle débusque le sexisme dans la division du travail, les pratiques de consommation et leur lot d'interdits, de discrimination et de diktats esthétiques. De son livre se détachent trois parties éclairant ses propos.

La place des femmes dans la « cuisine » : Madame est asservie

Historiquement les femmes ont endossé la fonction nourricière exigée par la nécessité d'assurer la survie de l'espèce. Malgré les évolutions culturelles et technologiques, elles sont pour la grande majorité assignées à la fonction du « *care* » sans que cela ne soit pour autant reconnu : « *De quoi tu te plains ? Je t'ai acheté un micro-ondes!* ». En revanche, lorsque la cuisine est arrivée dans la sphère publique par l'intermédiaire des hommes, elle a été socialement valorisée et lucrative. Les « *chefs* » de « *brigades* » (noter le vocabulaire militaire), ont monopolisé le filon, n'hésitant pas à reprendre à leur compte l'héritage transmis par leurs mères. À ces femmes revenait la tambouille répétitive, aliénante et gratuite pour nourrir la progéniture. Aux hommes, l'art de la table sophistiqué. Récupération habile qui participe une fois de plus à la « *pré-éminence* » du masculin (associant le raffinement à la culture) par rapport au féminin (associant la nourriture à la nature).

Patriarcat, capitalisme et exploitation

L'auteure retrace brièvement la genèse du patriarcat et son articulation

Quand le sexisme passe à table



D.R.

avec le capitalisme via le contrôle des ressources et la domination des femmes. Cette dernière aurait pris naissance avec la prévalence physique des hommes. Et tenez-vous bien, la prévalence n'a rien de génétique. Les femmes sont devenues plus faibles et plus petites physiquement par effet de sous-alimentation, les plus grosses rations alimentaires ayant été réservées aux hommes puisque la tache de la chasse leur incombaient. La prise de conscience de la force physique aurait engendré la mainmise sur les moyens de production et la marginalisation des plus faibles, marquant de ce fait la naissance du capitalisme. Celui-ci serait donc lié au patriarcat car tous deux s'auto-alimentent et se nourrissent notamment de l'exploitation des femmes.

Pratiques de consommation

Bouazzouni dresse un réquisitoire contre les modes de consommation alimentaires néfastes pour l'environnement. Elle voit dans l'ingestion excessive des viandes une perpétuation de la culture du « *chasseur* ». Encore une fois, elle cloue au pilori des clichés sexistes infondés. Par exemple,

les hommes auraient un besoin naturel de consommer de la viande, tandis que les femmes pencheraient pour la nourriture saine et colorée que sont les fruits et les légumes.

Par ailleurs, la culture carnée selon l'auteure, logerait femmes et animaux à la même enseigne. « *Certes on ne trouve pas d'escalopes de meuf dans les supermarchés* » mais on les affuble de petits noms « *poule, chienne, vache, cochonne, chatte, cougar* ». En outre, les femmes seraient des proies consommables dont on adapte l'image au marché. Ainsi, découpe et présentation attrayantes des viandes sous emballages relèvent de la même logique de marketing que les retouches photographiques des femmes et le morcellement de parties de leurs corps (poitrine, jambes, fesses) à des fins commerciales. L'industrie du profit rend les cadavres d'animaux abstraits, les femmes plus désirables, le tout, désincarné et « *propre à la consommation* ».

Cette réflexion interpelle car elle ouvre un débat éthique sur le rapport entre l'engagement militant et les pratiques de consommation. Le féminisme serait-il nécessairement végétarien : « *Lire Simone de Beauvoir en mangeant un steak est-ce trahir la cause?* » Au fond il importe moins de savoir si féminisme et antiséisme (mouvement qui refuse le droit de mort de l'être humain sur l'animal) doivent fonctionner ensemble que de constater leur point commun : la volonté de déconstruire « *un système millénaire et institutionnalisé* » d'exploitation et de violence.

Pour conclure, Bouazzouni propose un manifeste de la sororité, mélange de solidarité et de bienveillance mutuelle. Avec une plume rafraîchissante, elle encourage les femmes à mieux se médiatiser pour lutter contre les structures qui les invisibilisent. Elle appelle les privilégiées à faire entendre les voix de celles qu'on n'écoute pas et à s'engager pour l'émancipation en tant que féministes, car « *être féministe n'est pas une injure, tout comme combattre le patriarcat ne signifie pas que tous les hommes sont des salauds* ».

NADIA LEILA AISSAOUI

Coup de cœur

Le Prix du Premier Roman 2017 fait le choix pertinent de distinguer un récit où l'épreuve du merveilleux et du cruel est racontée à travers le regard d'un garçon baptisé Shell. Intense.



© Vinciane Lebrun-Verguethen

imagination fantasque et l'acuité de son esprit trouvent avec la présence pleine de Shell au monde, une éclosion ravissante et dangereuse pour les deux enfants.

Le récit dure le temps de l'été. Celui passé par Shell dans le maquis. Celui que dure sa chute depuis l'insouciance, d'abord acculé par les adultes et les enfants puis par un bourgeois de femme. Que dire de ce petit roman. Relever sa fibre imaginaire, sa poésie, son abord de l'enfance, de la différence, ne suffit pas. Tout au long de sa lecture règne un univers particulier. Jean-Baptiste Andrea raconte cet univers d'une voix juste. Belle simplicité qui a le goût d'un fruit nouveau.

Donnant la parole à Shell, le récit est la transcription directe des pensées et des états d'âme éprouvés par le petit garçon. Sensorialité et synesthésie, Shell vibre avec le monde. Shell raisonne à sa façon, avec une logique propre à ce qu'il est et à son enfance. Shell cherche à concilier sa cohérence avec celle

Shell en son royaume

MA REINE de Jean-Baptiste Andrea, L'Iconoclaste, 2017, 240 p.

Shell. Ce n'est pas vraiment son prénom. Plutôt une marque inscrite sur son blouson, celui qu'il a eu le droit de porter pour faire le plein aux clients, parce que ça lui donne de l'allure et que ça rend bien. Viviane, petite fille rencontrée sur les hauteurs dans le maquis, éblouissante et capricieuse qui fait souffler ou se calmer le vent, en a décidé ainsi. Elle lui dit qu'elle sera désormais sa Reine. Elle le baptise Shell et Shell obtempère.

Shell a 12 ans et avant de vivre dans le maquis sauvage, livré à la solitude et aux éléments, Shell habite avec ses parents dans une station-essence au fond de la vallée, sur une route provençale peu fréquentée. Ses souvenirs d'école sont nombreux et vifs même s'il n'y a plus depuis un temps. Après avoir manqué de mettre le feu à la station et par extension à la garrigue, simple inadvertance, il surprend une conversation téléphonique entre ses parents et sa grande sœur, qui vit dans une ville lointaine et qu'il voit peu : il sera bientôt placé en institution spécialisée. Alors il décide de remonter du fond de la vallée la route en Z, et prendre le maquis pour faire la guerre comme un homme.

Même si dans des conditions dénuées de confort et des moyens habituels de subsistance, Shell vit sur le plateau en son véritable royaume : celui de la communion harmonieuse avec la nature. Le maquis lui apportera de rares rencontres bouleversantes, celles de Matti, le berger-fromager supposé mutique, et celle de Viviane, sa Reine vénérée dans une tendresse candide et inconditionnelle. La reine Viviane fait frémir le royaume de Shell. Elle en modifie les atmosphères par ses apparitions et disparitions. Son

des autres, et tente de s'affranchir. La lecture nous place d'emblée au cœur de tout cela, au point d'abolir les références et jugements formulés de l'extérieur. Dès la première ligne, percevoir et penser – ou se heurter à l'incompréhension – à partir de l'intérieur de Shell, est naturel. Le reste : les codes, les normes et les rituels qui organisent la place et les rôles des femmes et des hommes dans la société et les fait tenir, n'ont plus de pouvoir.

Shell cherche sa coquille et veut aussi rester papillon. Shell surtout, mais aussi Viviane lorsqu'elle est avec lui, et Matti, semblent d'ailleurs, alors même qu'ils sont tout le temps, et depuis le début, entièrement LÀ. Dans l'écriture de Jean-Baptiste Andrea, le maquis, le climat, les êtres, sont vivants et foisonnants. Cette intensité se maintient tout au long du récit. Il s'en dégage une incandescence rare.

RITTA BADDOURA

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJALANI, GEORGIA MARKLOUE, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAH, RITTA BADDOURA.
Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURANI

Contributeurs : ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, NADIA LEILA AISSAOUI, VALÉRIE AZHARI, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOUL, EDGAR DAVIDIAN, RALPH DOUMIT, KATIA GHOSN, PERCY KEMP, HENRY LAURENS, PIERRE LEROY, FADY NOUN, JOSYANE SAVIGNEAU.

E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com



Naissance et mort de cultures, Didier Bourda raconte les Amérindiens, les colons français et le Grand Ouest canadien. Au fil de surprenants poèmes, histoire, géographie, géologie, ethnologie et langage se répondent.

GALERIE MONTAGNAISE de Didier Bourda, Lanskine, 2017, 128 p.

Galerie montagnaise, dernier recueil de Didier Bourda en voie de parution imminente chez Lanskine, étonne à bien des égards. Sans doute dans sa première partie audacieuse, qui se démarque de la deuxième Route 138 et de bien d'autres recueils plus généralement. Elle s'intitule *Pistes de l'os de l'épaule*. Le poète adopte une approche où l'ethno-poésie s'ouvre à la topographie affective, anatomique, géologique et symbolique des êtres et des lieux. Le parti pris de Bourda ne se résume pas à des explorations conceptuelles et formelles. Il va quêter la moelle le long de superbes *Pistes de l'os de l'épaule*.

Dans la bouche du français, la voix de l'Indien

« La crête oblique d'une omoplate est exposée là-bas à des charbons ardents. L'interdiction d'assembler le moindre alphabet de la forêt. Maintenant mes yeux c'est seulement des cercles. Les animaux ma bouche. Entre les différents degrés de la chaleur. Craquement dans le bruit des turbines, retour en 6. Épaule mise à bouillir immédiatement. La viande rendue par l'incendie. Vous qui traversez l'histoire merci de laisser dans la neige l'empreinte des marchandages désagréables. »

Bourda avance sur les traces du Baron de Lahontan et des premiers colons français et britanniques – le poète Jerome Rothenberg quant à lui, accompagne *Route 138*. Il va à la rencontre de ce qui fut la Nouvelle France, colonie du Royaume de France, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Avant l'arrivée des Européens, tout appartient à la terre. Humains et animaux y vivent librement en harmonie avec les éléments. Le colon apporte avec lui frontières, ségrégation et réserves, autres croyances et langues, guerres et génocides. Le colon pose la notion de propriété. Sa langue et sa parole changent les concepts et le sens. Posséder et disposer de la terre, de ce qui la peuple et de ses si précieuses ressources devient un enjeu majeur, politique et économique. Il reste d'actualité.

« S'il boit l'eau du fleuve après tout le français devient apte à flotter son noyé. L'important c'est qu'à défaut de fond ce que touche ma voix soit encore un axe. Tu dois faire la part du vertical et de l'horizontal usé par la Royale depuis Samuel de Champlain. Ceux-là n'entendent



plus la voix qui leur parlait de l'Arbre dit l'Indien. Ni tiens ni miens ces lieux installez-y vos cartes. Ventre-Parler à l'intérieur de l'ours. Français parti violent le dernier de la bête. »

Les poèmes de Bourda entament une recherche documentée – parfois traversée de contenus Wikipédia – qui évolue en réflexion sur tous les bouleversements advenus du fait de l'homme et transformant les paysages physiques et mentaux. Le parallélisme entre les processus

anglais, le français, infiltrèrent et travaillèrent les langues des indiens du Grand ouest, notamment celles des peuples algonquiens et innus – le terme *imnu* ou *imnu-aimun* signifiant être humain, est adopté à partir de 1990 et remplace le terme montagnais donné par les premiers explorateurs français. La colonisation de l'identité, de l'espace et du temps, passe par la langue, rappelle Bourda.

On apprend tant de choses en lisant *Galerie montagnaise*. Un recueil plein d'appétences en dépit de la gravité des constats établis. Tout un retour à l'émerveillement enfantin face aux mots inconnus qu'il va falloir chercher à comprendre dans les livres et le dictionnaire, et aujourd'hui via Internet aussi. Heureusement d'ailleurs, puisque pour chercher un mot et le trouver, il faut commencer par saisir dans quelle langue il parle. Suivre les langues et les mots, os par os, de la *Galerie montagnaise*. La veine poétique y transcende l'inéluctable et l'interrompt.

« De quoi nourrissez-vous votre espérance ? Que du central ici, de l'unifié, du récif. Quid du politique ? Ici tout un peuple de filles te parlera des internats du génocide. De l'Indien-tué- dans-l'entant de Sept-Iles ou Pointe-Bleue. Un instant j'ai cru voir la politique remonter mais non, rien. Nous sommes moins que rien dans la bouche du français c'est pour ça. De taille très petite aisément dissimulables au milieu des Affaires Indiennes. Que voulez-vous ? Je veux le nom des choses. »

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

DE LAWRENCE JOSEPH



Lawrence Joseph est né à Détroit en 1948. Catholiques syriens et libanais, ses grands-parents comptent parmi les premiers émigrants arabo-américains de Détroit. Installé à New York en 1981, il enseigne le droit à St John's University Law School depuis 1987. Poète, chroniqueur et conférencier, Lawrence Joseph a été traduit en allemand, arabe, hébreu et espagnol. En France, ses poèmes ont été publiés dans plusieurs revues dont *Europe*, *Siècle 21* et *Confluences poétiques*.

Sous nos yeux

Le ciel presque transparent, bleu manganèse saturé. Venteux et froid. Une ligne jaune côtoie une ligne noire, la cheminée sur le toit une ligne jaune derrière le sorbier sur Horatio. Quartiers éparpillés de chair rose pendant dans la boutique. Poissons, aplatis, cuivre, têtes tranchées. L'idée c'est de porter les profondeurs à la surface, d'élever l'expérience sensuelle en discours et en contrat social. Des rubans de fumée figurent le quai, une flotte de voiliers battus par l'onde verte du fleuve. Par écrit, je veux dire fait, par fait je veux dire senti ; choses cachées, sommeil suave des couleurs. Ainsi tu seras, peut-être à juste titre, renvoyée pour ça, une moralité du voir, par-dessus le marché. Qui parmi les idéalistes refusera de s'asseoir dans le cercle privé, de troquer sa culture contre des affaires juteuses ? En voici un souffrant d'hypertension aiguë prêt à faire exploser la pompe du tensiomètre, il y a le genre dont l'involution hallucinatoire de l'histoire des tribus est personnalisée. Mon grand-père ? Il n'a jamais discuté quant à savoir où a commencé l'histoire du Liban, si l'enfant prince avait été confié clandestinement par sa mère à une famille catholique dans la Montagne où il passa son enfance dans la religion de son père, un Druse, la secte la plus secrète de l'Islam. Je recevais les nouvelles de Jérusalem – l'événement radio de Beyrouth Est, le danseur ondulant aux sons des explosions à l'extérieur du studio. L'avenir n'est pas l'Afrique mon pote, et l'Europe est une péninsule de l'Asie et ton Amérique une invention de l'Europe, il se marrait, le journaliste, pointant son doigt. Pour autant, l'intelligence de la rue n'a-t-elle plus d'importance ? (...)

Extrait de **SOUS NOS YEUX** de Lawrence Joseph, traduit de l'anglais (États-Unis) par Catherine Pierre Bon, préface d'Étel Adnan, éditions Petra, 2015.

Michèle Gharios : « Où irons-nous alors »

NOUS N'IRONS PLUS EN NOSTALGIE de Michèle M. Gharios, *Noir blanc etc.*, 2017, 83 p.

La poésie de Gharios exprime son amour et son attachement profonds pour le Liban sur lequel elle fonde son identité et sa parole claire et cristalline. Cependant, peut-on rester amoureuse d'un pays où l'on est « captif » ? Où l'on est lassé et déçu ? Éconduite, cette dernière ne se laisse pas abattre, malgré tout. Elle garde quand même espoir bien qu'elle soit pour l'heure « cette déroutée » qui erre sur « la cime des questions ». « Qui suis-je ? » « Un pays... c'est quoi ? »

Ce pays, « ange » déchu, qui « devient Gulliver » et dont « l'air est irrespirable » ; ce pays que l'auteur « borde comme un enfant

malade » et que les « vandales » recouvrent d'un « épais linceul » ; ce pays meurtri, en proie au « chaos » ; ce pays où du soleil ne demeurent que des « débris » ; ce pays dont le « fleuve noir » recueille les « eaux viles » et qui a « désappris à chanter »...

Tels de nombreux autres, le poème intitulé *Embellie sur commande* a pour démarche celle du recueil dans son ensemble. Il débute par « Dans mon pays ». Rien d'étonnant puisque ce recueil a le Liban pour fondement et axe fondateur. Ensuite, viennent la déchéance et la peau de chagrin : « De moins en moins... », « se fait rare », « agonie »... Enfin, dans un troisième temps, on assiste à l'avènement de « l'espérance » que la poésie tisse quand même, « plantée » dans « le territoire des mots » comme l'écrit dans la préface Nayla Tamraz.



Roman

Bakhita, l'esclave devenue sainte

Pour la rentrée, toujours en bousculade et effervescence, Véronique Olmi signe *Bakhita*, un roman tumultueux et captivant, une biographie aux sous-bois fictionnels, imprédictible dans sa trame, à forte teinte de spiritualité dans sa dimension sociale, religieuse et humaine.

BAKHITA de Véronique Olmi, *Albin Michel*, 2017, 454 p.

Toutes les grandeurs et misères d'une humanité déroutante, à la fois rapace et charitable, de l'Afrique à l'Europe du XIX^e siècle, dans cette fresque bigarrée, débordante de bruits et de fureurs. Une fresque à la mouvance tonitruante qui jette parfois froid au dos par ses aspects de cruauté et plus qu'émouvante par ses coups de hasard où finalement Dieu est au rendez-vous d'un parcours douloureux.

Au cœur d'un chaos insoutenable d'esclavage, de torture, de viol, de guerre, de traversée du désert pour aboutir au silence d'un couvent et au généreux secours aux enfants et aux malades, rayonne la figure de Bakhita « la chanceuse ». Quelle dérision pour ce prénom qui connaît toutes les horreurs et les revers avant de rencontrer la grâce de Dieu pour une petite fille du

Darfour, née à au petit village d'Olgassa au Soudan, au destin ahurissant et à faire pleurer les pierres !

Un parcours et un combat pour survivre hors normes qui va de l'enlèvement de la petite fille par des négriers musulmans jusqu'à sa sainteté, par-delà les souffrances d'une terrible maladie, sous la célébration d'une canonisation en 2000 par le pape Jean-Paul II.

Si Véronique Olmi aujourd'hui lauréate du prix Fnac pour cet opus qui était d'ailleurs en lice pour plusieurs autres consécration littéraires dont le Goncourt) s'est emparée de ce sujet qui emboîte le pas aux tristes traversées des migrants actuels, l'enjeu est beaucoup plus grand dans ce saisissant portrait d'une femme malmenée, humiliée, brimée par la vie et les hommes, que Dieu finit par prendre sous son aile et sa protection.

On ne raconte pas l'histoire de Bakhita qui s'est chargée de la



raconter elle-même en feuilleton, de son vivant, en Italie, et avec quel succès !

Captive (vendue et achetée comme une bête de somme), domestique (soumise aux diktats de maîtres inhumains), exposée en toute impunité aux effrois du désert et aux scarifications les plus

insoutenables, religieuse et sainte, le chemin de croix de Bakhita a été bien long tout en interrogeant l'amour, l'éducation, la solitude, la liberté, la foi...

C'est ce destin au combat permanent et dur, entre affranchissement, procès retentissant à Venise, prise de voile et tumulte des deux guerres mondiales et du fascisme que narre le livre fleuve de Véronique Olmi. On l'imagine parfaitement dans un film aux images retentissantes et qui a d'ailleurs inspiré le cinéaste Giacomo Campiotti qui l'a porté au petit écran...

Dans une langue aux diaprures étincelantes, sous un regard qui va du scanner le plus impitoyable à un imaginaire débridé chargé d'une certaine poésie, de réflexion, d'observation et de méditation, affleurent toutes les nuances et toutes les phosphorescences d'un destin exceptionnel. De sa chute vertigineuse dans la brutalité la plus nue

à la lumineuse élévation vers le Créateur. Afin de cerner l'indicible souffrance humaine pour celle qui est aujourd'hui la « patronne du Soudan ».

Un roman qui prend à la gorge dès les premiers mots. De par l'histoire qu'il propose, par la voix qui le porte, par la frémissante et touchante personnalité de l'héroïne qui plane sur toutes les pages. Peu importe les moments peu crédibles qui sont peut-être l'apanage de l'imaginaire de l'auteur à qui on doit quand même d'avoir entrepris une documentation sérieuse et fouillée pour mener à bon port ce récit bouleversant. Où la triste réalité, hélas, met le dam à la plus démente des fictions...

Un livre passionnant de bout en bout. Et qui, d'une manière ou d'une autre, tout en dénonçant la turpitude humaine, illumine chacun.

EDGAR DAVIDIAN

Tragique mascarade

L'ORDRE DU JOUR d'Éric Vuillard,
Actes Sud, 2017, 160 p.



L'obtention le mois dernier du prix Goncourt par Éric Vuillard a provoqué un début de polémique et un léger désarroi parce qu'en couronnant *L'Ordre du jour*, les jurés ont ainsi consacré un récit ressortant davantage de ce que l'on appelle depuis quelques temps la « non-fiction », donnant de ce fait le sentiment de légitimer une littérature non romanesque. Mais c'est oublier ou ignorer l'évolution contemporaine du roman, un genre qui développe depuis vingt-cinq ans des formes et des modèles neufs qui parfois s'éloignent de la fiction pour dire le monde d'aujourd'hui, pour réfléchir sur le passé ou sur notre condition humaine.

Dans cette veine, et à l'instar d'écrivains aussi divers que Patrick Deville, Jean Rolin, ou Pascal

Quignard, Éric Vuillard construit depuis des années une œuvre dans laquelle il relit de manière originale certains des moments traumatiques de l'histoire humaine, de la Révolution française à l'épisode colonial en passant par la Première Guerre mondiale. *L'Ordre du jour* s'inscrit dans ce projet global.

L'Ordre du jour raconte les premiers et insolents succès du nazisme à travers l'épisode de l'Anschluss, c'est-à-dire l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne hitlérienne en 1938. Mais le propos de Vuillard est évidemment plus ample, puisqu'il commence avec les tout débuts de l'ascension du parti nazi. Le récit s'ouvre en effet sur la réunion des grands industriels allemands (de Krupp à von Opel en passant par Reuter ou von Siemens) autour de Goering en 1933, une réunion à l'issue de laquelle l'industrie allemande se soumet complaisamment à l'extrême droite. Suit une formidable description de la visite en 1937 de lord Halifax, ministre des Affaires étrangères britannique au même Goering, visite au cours de laquelle Halifax ne remarque rien ou feint de ne rien remarquer à l'évidente et obscène mégalomanie



de son homologue. Le ton du livre est donné, et on n'a plus après ça qu'à suivre la lente démission du monde devant les agissements allemands face à l'Autriche, et surtout l'incroyable mascarade que furent non seulement les tractations diplomatiques mais aussi la soumission autrichienne et enfin l'annexion farcesque de l'Autriche par son voisin.

Tout cela, Vuillard ne le raconte jamais en historien, mais bien en romancier, en essayant de pénétrer et de comprendre les attitudes individuelles, en décrivant (et souvent en inventant, ou en créant de manière fictionnelle) les rouages mentaux des principaux protagonistes (Halifax, Chamberlain, Seyss-Inquart, Schuschnigg ou Ribbentrop) face aux mouvements

incontrôlables et imprévisibles de l'Histoire. Remontant dans le passé de chacun et reconstituant sa généalogie psychologique, Vuillard accorde du coup moins d'importance aux faits célèbres qu'à tout ce qui, dans l'intimité des consciences ou derrière les murs des salles de réunions, a joué à faire arriver le monde là où il en est arrivé. Et c'est ainsi que l'on découvre comme si on y était coltiné l'affreuse vulgarité de Hitler ou de Goering, la misérable faiblesse des dirigeants autrichiens, le snobisme aveuglant des politiciens britanniques, à travers des scènes anthologiques tels la montée des marches du Reichstag par les grands industriels allemands ou le fameux déjeuner à Londres en l'honneur de Ribbentrop le jour même de l'annonce de l'Anschluss.

Mais ce qui est aussi frappant dans le récit de Vuillard, ce n'est pas seulement le sentiment que l'horrible drame qui se prépare est le résultat des agissements de détraqués qui réussissent à bernier des incapables et à soumettre des hommes d'argent et de pouvoir à leur volonté. À cette description terrifiante d'une marche suicidaire de l'Histoire, Vuillard renchérit en dévoilant la manière

avec laquelle la farce sinistre que fut l'Anschluss va être « représentée » de manière à apparaître comme un moment entièrement maîtrisé, effarant de puissance voulue et de théâtralité maîtrisée. Vuillard décrit la lamentable entrée des troupes allemandes en Autriche, les pannes des panzers, les embouteillages qui bloquent la marche de la troupe nazie. Or de tout cela, il montre que rien ne va rester dans l'imaginaire humain, parce que la propagande allemande, et son cinéma documentaire, vont trafiquer les images, et transformer cette ridicule invasion en une marche glorieuse et irrésistible. Ce que *L'Ordre du jour* met en évidence de manière saisissante, c'est la manipulation des événements et la très relative objectivité des faits historiques qu'on nous a toujours donnés à imaginer. Il nous rappelle également que toutes les représentations que l'on se fait de l'Histoire ne sont en définitive que des montages de récits, des choses re-fabriquées tant par les historiens que par les propagandistes de tout bord qui construisent pour nous des réalités qui n'ont rien à voir avec la vérité de ce qui a eu lieu.

CHARIF MAJDALANI

Questionnaire de Proust à Jean-Pierre Perrin



© Jérôme Pancon

Né en avril 1951, Jean-Pierre Perrin est journaliste, correspondant de guerre et écrivain français. Grand reporter au quotidien *Libération*, spécialiste du Proche-Orient, du Moyen-Orient et de l'Afghanistan, il est également l'auteur de nombreux récits, essais et romans policiers. Son dernier récit *Le Djihad contre le rêve d'Alexandre* (Seuil, 2017) lui a valu le prix Joseph Kessel.

Quel est le principal trait de votre caractère?
L'intranquillité.

Votre qualité préférée chez une femme?
La séduction.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
La fidélité.

Votre principal défaut?
La colère.

Votre occupation préférée?
Voyager.

Votre rêve de bonheur?
Être toujours en quête (de l'absolu, du monde, de l'amour, de l'écriture la plus aboutie...).

Quel serait votre plus grand malheur?
La perte d'un enfant.

Ce que vous voudriez être?
Un pianiste.

Le pays où vous désireriez vivre?
L'Andalousie, en hiver. Les Pyrénées en été.

Votre couleur préférée?
Bleu havane, la couleur du temps qui passe.

La fleur que vous aimez?
« Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité. » (Claudel)

L'oiseau que vous préférez?
La huppe, l'oiseau de la quête.

Vos auteurs favoris en prose?
Hemingway, Romain Gary, Conrad, James Crumley, Raymond Chandler.

Vos poètes préférés?
Apollinaire, René Char, Rimbaud, Garcia Lorca, Baudelaire, Anna Akhmatova.

Vos héros dans la fiction?
Philip Marlow (le héros de Chandler), les héros de la *Horde sauvage* (film de Sam Peckinpah).

Vos héros dans la vie réelle?
Jean Moulin, Churchill, Charles le téméraire.

Vos prénoms favoris?
Ysé, la femme fatale, l'héroïne du *Partage de Midi* (Claudel). Alma.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
L'hypocrisie.

Les caractères historiques que vous détestez le plus?
Louis XI, Pétain.

Le fait militaire que vous admirez le plus?
Le débarquement allié du 6 juin 1944.

La réforme que vous estimez le plus?
La Réforme.

L'état présent de votre esprit?
Insatisfait.

Comment aimeriez-vous mourir?
Face à l'océan ou face aux neiges éternelles.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir?
L'esprit de la musique.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?
La paresse, la frivolité, l'intempérance.

Votre devise?
« La meilleure auberge, c'est le chemin. » (Cervantes)

Au cœur des livres

Des Prix, à tout prix

PAR PIERRE LEROY



D.R.

Le roman traditionnel disparaît au profit de la réinterprétation littéraire d'événements

Voilà, les lauriers sont coupés : la saison des grands prix littéraires parisiens, qui donne au mois de novembre un parfum particulier, prend fin ces jours-ci. Au moment où ces lignes sont écrites, seul le prix Interallié reste à décerner.

Comme chaque année, la presse s'est emparée dès la fin du mois d'août d'une vingtaine de titres parmi les 400 romans arrivés en avalanche pour la rentrée et les a ressassés à courant continu. Les mêmes se sont retrouvés, en combinaisons aléatoires, avec quelques autres quand même, dans les premières listes de chaque prix.

Comme chaque année également un livre qui faisait l'objet de toutes les attentions et se trouvait placé dans toutes ces listes n'a finalement pas reçu de distinction, puni sans doute, malgré ses promesses, de sa trop nouvelle notoriété. Il s'agit, pour le nommer, du remarquable ouvrage d'Alice Zeniter. *L'Art de perdre* (Flammarion) qui raconte, en trois générations, l'histoire d'une famille kabyle dont le grand-père, paysan devenu notable de son village, faute d'avoir fait le « bon choix » (il n'a pas cru à l'indépendance), devra fuir l'Algérie pour la France en 1962 dans les rangs des harkis. L'auteur retrace l'injuste violence de cette destinée, puis celle des deux générations suivantes. Sa réussite ne lui a jusqu'ici valu que le Goncourt des lycéens. Elle garde toutefois encore une chance, étant une des quatre finalistes de l'INTERALLIÉ.

Le premier des grands prix dans l'ordre chronologique, celui de l'ACADÉMIE FRANÇAISE, est allé avec beaucoup de justesse à Daniel Rondeau pour *Mécaniques du chaos* (Grasset). Celui-ci a capitalisé ses expériences de journaliste, d'éditeur, d'ambassadeur et de grand arpenteur des pays du Levant pour sculpter, avec un vrai talent de conteur pédagogue, une fresque romanesque étourdissante plongeant ses racines dans le choc de civilisation qui secoue notre monde et où s'interpénètrent dans un engrenage implacable, affairisme, politique et religion. Rondeau avait présenté sa candidature il y a un an pour entrer à l'Académie française, au siège de René Girard, qui fut, au XVII^e siècle, celui de Bossuet. Peut-être son prix vaut-il invitation à une nouvelle tentative?

Quelques jours après, le GONCOURT était attribué à Éric Vuillard pour *L'Ordre du jour* (Actes Sud) et le RENAUDOT à Olivier Guez pour *La Disparition de Josef Mengele* (Grasset). Le premier n'était pas

dans les citations de la « rentrée », ne serait-ce que parce qu'il avait été publié en mai. Le second au contraire était abondamment mis en avant. Ils se rejoignent dans l'indubitable qualité de leurs récits, dans leur engagement respectif et dans l'unité de leur sujet : le nazisme. Vuillard avec un texte bref plonge avec brio et apreté dans la mécanique d'aveuglement et de corruption qui conduira à l'arrivée d'Hitler au pouvoir et à la mise en route de la machine de guerre nazie. Guez, lui, aborde avec minutie et froideur la vie de Josef Mengele, médecin S.S. d'Auschwitz qui envoya 400 000 personnes à la chambre à gaz.

Il faut aussi citer le MÉDICIS, donné à Philippe Jaenada pour *La Serpe* (Julliard), roman qui reprend et disèque un fait divers dont le « héros », Henri Girard, jugé pour avoir assassiné son père, sa tante et leur bonne en 1941, aura la tête sauvée par Me Maurice Garçon au terme d'un procès retentissant, s'exilera au

Venezuela et reviendra en France pour y publier, sous le nom de Georges Arnaud, un livre qui fera date, intitulé *Le Salaire de la peur*.

Quant au prix DÉCEMBRE, le seul qui soit doté (30 000 € pour le vainqueur), il échoit à Grégoire Boullier pour *Le Dossier M* (Flammarion). Un « pavé tendance lourde » pour reprendre le titre d'un journal du soir : 900 pages qui explorent dans le détail l'histoire d'un amour défectueux et n'en constituent que la première partie, un tome II étant annoncé. L'entomologie fait-elle littérature? « Un immense roman raté » selon Frédéric Beigbeder dans le *Figaro Magazine*, « une lecture fascinante » selon Jérôme Dupuis dans *L'Express*...

On notera que de tous les livres cités ici, seul celui de Rondeau est un vrai roman, fruit de l'invention et de la mise en scène, avec ses personnages et ses rebondissements. Les autres puisent dans les événements du passé, dans les faits divers ou dans l'autofiction. Le roman traditionnel, c'est une orientation amorcée depuis quelques années, disparaît au profit de la réinterprétation littéraire d'événements, petits ou grands, dont le résultat est difficile à qualifier : roman ou essai? Éric Vuillard dit lui-même qu'il « fait les poches de l'histoire ». C'est un fait et pas un reproche : souvent la réalité dépasse la fiction, comme le dit un dictionnaire bien connu. Le jury du PRIX DES PRIX nous dira, le 14 décembre au soir, ce qu'il aura préféré. Il ne retiendra qu'un livre!

Zeina Abirached

L'AUTRE JOUR À PARIS, MON AMIE GISELE M'A DONNÉ UNE ORANGE CUEILLIE DANS SON JARDIN AU LIBAN

... UNE DE CES ORANGES VERTES DONT L'ACIDITÉ SAUTE AUX NARINES, À PEINE ÉPLUCHÉES

J'AI MARCHÉ DANS LA NUIT PARISIENNE AVEC DANS MON SAC, ENCAPSULÉE SOUS LA PEAU GRENUE DE L'ORANGE...

LA SÈVE DU MOIS DE DÉCEMBRE AU LIBAN

UNE FOIS RENTRÉE CHEZ MOI, J'AI POSÉ L'ORANGE SUR MA TABLE

FALLAÏT-IL LA GOÛTER JOYEUSEMENT ET SE RÉSOUDRE À LA FAIRE DISPARAÎTRE?

OU

AVAIS-JE PLUTÔT ENVIE DE VIVRE AVEC LE PLUS LONGTEMPS POSSIBLE?

J'AI LONGTEMPS HÉSITÉ.

Le clin d'œil

Le pays où l'on ne se décide jamais

DE NADA NASSAR-CHAOUÏ



D.R.

Durant vos années d'école, vous aviez, vous, l'élève modèle, une amie de classe bien plus fantasiste que vous, qui vous appelait le soir pour vous demander « s'il y avait demain guerre ou bien test de maths ».

À votre sens, cette anecdote malicieuse d'ado illustre parfaitement la vie de votre pays où rien n'est jamais clair, cohérent ou définitif. En effet, en octobre, les écoliers rentrent à l'école : ambiance cartables lourds, tabliers gris, stylos qui débordent et sandwiches mal emballés. Cela devrait logiquement s'accompagner des premiers frimas, de parkas et de grosses bottes et des feuilles d'automne qui se ramassent à la pelle. Pas chez vous où vous vous prélassiez encore à la plage, peaufinant votre bronzage en sirotant une limonade glacée. En novembre, vous devriez normalement mettre vos tapis et vous pelotonner dans un gros fauteuil près de la cheminée pour passer l'hiver. Pas du tout, étrangement, l'été est encore là qui vous réserve de magnifiques journées de soleil et de lumière que vous envient vos amis français déjà englués dans les tunnels de métro blafards et les aubes grisâtres des hivers européens.

Quant à la « situation du pays », elle constitue une autre illustration de ce Liban de tous les possibles. Avec votre mauvais esprit légendaire, vous l'avez remarqué : vos amis expatriés adorent que ça aille mal chez vous, avec un véritable pic jubilatoire lors de la crise des déchets. Cela les console du fait qu'ils doivent faire eux-mêmes leurs courses, leur vaisselle et leur ménage. À la moindre secousse, vous recevez des coups de fils alarmistes, faussement compatissants : « Alors, ma pauvre, il paraît que la guerre est aux portes, que l'économie est au plus mal, que vous allez tous être mis au chômage et que vous allez bientôt manquer de tout ? » Heu, vous devez nuancer : « Oui, oui, mais le dîner somptueux des Abou-Machin est maintenu pour ce soir et le grand mariage de samedi aussi. Si, si, le festival aura bien lieu. » D'ailleurs, vous devez rattracher, vous êtes en retard pour le délicieux brunch musico-culturel de votre nouvelle copine d'aquagym.

Rien de sûr, je vous dis, rien de logique, et surtout surtout, rien de définitif. C'est peut-être ça la liberté?

ILS ONT FAIT L'ÉGYPTE MODERNE de Robert Solé, Perrin, 2017, 400 p.

Comment l'Égypte a changé d'image

L'Égypte n'en a jamais fini avec Robert Solé et il n'en a jamais fini avec elle. Dans ce pays où ses parents de racines syro-libanaises vinrent, il passa enfance et jeunesse. De le quitter pour la France où il fit une brillante carrière journalistique, principalement dans *Le Monde*, ne l'empêcha pas de lui porter un amour qui se renouvelait livre après livre, fiction avant enquête. Il faut aussi dire que cet attachement coïncide avec ce qu'il nomme « *passion française* » et garantit l'éditorial succès.

On pouvait craindre pour ce volume, qui va jusqu'à la présidence d'al-Sissi, de s'attaquer à des périodes trop récentes pour n'avoir pas été suivies de près par les lecteurs de l'ère mondialisée. Il n'en est rien tant Solé parvient avec finesse à relier des éléments sociétaux disparates et à fournir des synthèses originales quand la plupart des faits relatés sont connus.

Partant du changement d'image de l'Égypte passée en quelques années d'un havre de paix aux splendides vestiges historiques à un pays imprévisible et inquiétant, où le mécontentement populaire ne cesse de se manifester et où sévit le terrorisme, le livre choisit de revenir en amont

et de prospecter les deux siècles qui vont de l'expédition française de 1798 à nos jours, et qui ont permis à l'Égypte d'entrer dans la modernité et de retourner dans l'histoire. Cette décision amplement justifiée élit vingt personnalités éminentes pour raconter la période retenue. « Ils », ce sont des étrangers (Bonaparte, Méhémet Ali « un Turc de Macédoine », Lord Cromer), des politiques essentiellement (Ismail, Orabi, Zaghoul, Fouad I, Hassan al-Banna, Farouk, Nasser, Sadate, Boutros-Ghali, Moubarak, al-Sissi), des intellectuels (al-Tahawi, M. Abdou, Taha Hussein, N. Mahfouz), des femmes (la féministe Hoda Chaarawi et la chanteuse Oum Kalsoum). On peut certes regretter l'absence d'un poète (Ahmed Chawqi, pour ne citer que lui), d'un cinéaste ou d'une actrice... mais le choix non seulement se défend mais permet à l'auteur de gagner plusieurs paris. « *Cela me dispensait de chercher à tout dire (...) avec le risque de tout survoler.* » Surtout, cette option permet de ne négliger aucun aspect de la société (démographie, politique, économie, inégalités sociales, idées, culture, arts...) Elle n'exclut



pas, aussi, d'évoquer peu ou prou, dans les chapitres, des personnalités qui ont joué des rôles importants sans figurer dans la nomenclature: Moustafa Kamel comme militant nationaliste, Qassem Amin comme théoricien de la libération de la femme, Mohamed Abdel Wahab comme musicien et chanteur, et autres Égyptiens d'influence.

Quand Bonaparte débarque en Égypte, la province ottomane en proie à la turbulence des Mamelouks locaux n'a plus rien de sa gloire ancestrale et compte un peu plus de 4 millions d'habitants, en majorité des paysans misérables exposés à de graves maladies et aux épidémies dévastatrices. Les Français la quittent au bout de 3 ans, après des péripéties sanglantes ou grotesques,

sans y avoir établi « aucune institution, aucun corpus législatif ou réglementaire, aucun monument susceptible de perpétuer l'idée que des 'Lumières' et de la modernité pouvait procéder (sa) régénération » (A. Raymond). Mais la société est « *bousculée* »; le régime de la propriété foncière et le système politique prévalent ont vécu. La voie est ouverte aux changements.

La science de ce fin connaisseur de l'Égypte profonde et de ses rouages qu'est Robert Solé est d'éclaircir ces zones historiques grises qu'on croit connaître sans vraiment les saisir avec précision. Qu'en est-il de tous ces titres donnés aux potentats: wali, vice-roi, 'aziz, khédive, sultan, roi? Quel ordre de succession a régi la dynastie de Méhémet Ali? Comment s'exerçait l'autorité, fût-elle nominale, d'Istanbul? À quel contexte répondait l'occupation militaire britannique et quelles en étaient les limites? D'où vient la prépondérance culturelle française dominante jusqu'aux premières années du nasrisme? Quelle autorité revenait véritablement à l'Égypte au Soudan et aux contrées voisines?

Plus qu'à la réponse nette à ces questions et à bien d'autres, la compétence de l'auteur se manifeste dans ces bilans contrastés dressés à toutes les personnalités historiques étudiées. Cela ne vaut pas seulement pour Méhémet Ali grand réformateur et potentat oriental, mais pour Cromer, Nasser, Sadate, al-Sissi. On découvre des ombres à Zaghoul comme des qualités à Ismail, Fouad et Farouk. Le premier était « *honnête, courageux, loyal, patient, travailleur, patriote, un homme plein d'humour, un époux admirable* », mais il s'est désolidarisé de Taha Hussein accusé d'apostasie et a laissé se développer un culte de sa personnalité. Ismail jetait de l'argent par les fenêtres, mais a « *en seize ans de règne, accru d'un cinquième la terre cultivable du pays, multiplié par trois le montant des exportations, réalisé un port moderne à Suez (...)* ».

L'art de Solé est dans une narration vivante qui, tout en recueillant les données avérées, sait incruster le récit de *noukat* populaires et de détails vifs, ce qui le rend toujours attachant malgré le sérieux de l'analyse et le tragique du sort « *d'Oumm al-dumnyâ* ».

Ils ont fait l'Égypte moderne, affirme le titre. Sans doute l'ont-ils aussi défaits. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire l'ouvrage.

FARÈS SASSINE

L'impressionnante jeunesse du message évangélique

LA FOI QUI RESTE de Jean-Claude Guillebaud, L'Iconoclaste, 2017, 264 p.

Nous vivons dans le clair-obscur d'un pas-encore et d'un déjà-là humain qui nous fait croire, sur le modèle occidental, à la possibilité d'une modernité sans transcendance, œuvre de l'homme pour l'homme. Témoignage personnel à l'appui, les ouvrages de Jean-Claude Guillebaud ont le mérite de nous en détromper, et de montrer comment cette aspiration a débouché sur le nihilisme et sur une société « anémique », sans normes.

En prenant les précautions nécessaires pour rester dans le ton juste et très « français » qui est le sien, Jean-Claude Guillebaud, dans le prolongement de son livre-jalon, *Comment je suis redevenu chrétien* (Seuil, 2007), nous livre aujourd'hui, avec *La Foi qui reste*, un bilan d'étape de son cheminement spirituel qui, dans son cas, et c'est sa grande originalité, est aussi, un cheminement rationnel.

Comme il l'assure lui-même, le livre n'a « aucune intention apologétique ». On est là devant l'ouvrage d'un journaliste et d'un éditeur (Guillebaud a longtemps travaillé au « Seuil »); un homme d'une rare érudition qui, dix ans plus tard, parle de la foi chrétienne avec laquelle il a renoué, et du paysage culturel et spirituel contre lequel elle se détache.

Guillebaud fait ainsi la radiographie d'une France qui « *ne croit plus en rien* »; d'une France « *rigolarde* » dont la « *laïcité* » n'est

plus qu'un prétexte à un masque à l'athéisme. L'auteur ne cache pas son inquiétude pour une société affectée par deux « *maladies de l'âme* »: « *le règne toujours plus puissant, conquérant, dominant de la marchandise* » où il y a « *de moins en moins de place pour la gratuité, le partage et le désintéressement* », et en second lieu « *l'inclination véengeresse, le besoin panique de désigner un coupable afin de le châtier* ».

« *Je pratique avec passion depuis cinquante ans le métier de journaliste, écrit-il, et j'ai fini par prendre en horreur cette pratique qui reproduit, sans même s'en rendre compte, les dispositifs archaïques de l'assassinat collectif.* »

L'ouvrage s'ouvre sur une évocation de ses écueils que l'auteur a appris à éviter, depuis la publication de *Comment je suis redevenu chrétien*, notamment celui d'être « *le catho de service* » qu'on invite sur les plateaux pour donner la réplique aux agnostiques; Guillebaud parle aussi, à l'occasion, du cléralisme et du carriérisme toujours à l'œuvre dans l'Église institutionnelle et des échappées et intuitions théologiques qui le soutiennent et le tirent en avant, notamment celles de son ami, le théologien Maurice Bellet, ou celles d'auteurs comme Maurice Zundel (mort en 1975), « *tenu en laisse et exilé dans une lointaine paroisse* », ou Georges Bernanos, dont il prend magistralement la défense.

C'est ainsi qu'il relève « *l'impressionnante jeunesse et la modernité du message évangélique* ».

Nul cynisme, nulle invective ne sort de sa plume, mais quand il le faut, des reproches. Il n'hésite pas à annoncer sa rupture avec Jacques Julliard, l'aîné auquel il a succédé

comme éditorialiste au *Nouvel Obs*, sur la question de l'islamophobie. Né d'un père charentais et gaulliste et d'une mère pied-noir et farouchement « *Algérie française* », Jean-Claude Guillebaud est âgé de dix ans et vit en France quand éclate la guerre d'Algérie. Il raconte le déchirement de son enfance, sa longue hésitation à se rendre en Algérie, et le pèlerinage qui le conduira, alors, avec un ami musulman, sur les tombes de l'évêque Pierre Claverie et de Christian de Chergé, le supérieur du monastère de Tibherine, assassinés tous deux par les islamistes. Subtilement, Guillebaud analyse la dérive du terrorisme « *abject* » qui a jeté l'opprobre, « *par capillarité* », sur toutes les croyances religieuses.

L'un des grands charmes des livres de Guillebaud, c'est qu'il y multiplie les références, créant ainsi un effet de familiarité et de confiance qui lui est très particulier. Autant d'ouvertures et de fenêtres qui retournent l'esprit, comme le ferait d'une terre durcie le soc d'un laboureur.

FADY NOUN

Les Arméniens du Liban : cent ans de résilience

LES ARMÉNIENS DU LIBAN : CENT ANS DE PRÉSENCE sous la direction de Christine Babikian Assaf, Carla Eddé, Lévon Nordiguian et Vahé Tachjian, Presses de l'Université Saint-Joseph, 2017, 511 p.

Communauté à part entière du Liban, les Arméniens ont longtemps fait figure d'absents de la mémoire collective du pays et pourtant leur contribution à l'histoire du XX^e siècle libanais est indéniable. Plus de dix ans après la publication de l'ouvrage *Les Arméniens : la quête d'un refuge* (Presses de l'Université Saint-Joseph, 2007), pionnier dans le domaine, un deuxième opus, *Les Arméniens du Liban : cent ans de présence*, vient compléter cette histoire avec des textes d'une trentaine d'auteurs et largement illustrée par des photos inédites. Selon Lévon Nordiguian, « *il y a deux niveaux de lecture dans ces deux livres sur les Arméniens, la photo y occupe une place importante et constitue un document à part entière* ».

Divisé en quatre parties, *Cent ans de présence* raconte les Arméniens du général au particulier. À chaque ligne on décèle le courage dans les épreuves. La richesse iconographique donne une nouvelle dimension à l'histoire du Liban. Cette documentation aidant, on saisit qu'on ne peut envisager l'histoire des Arméniens de manière isolée et indépendamment de l'histoire de la région. Les différents domaines couverts offrent au lecteur un large éventail, que l'on s'intéresse à la question culturelle (théâtre, photo, religion...), sociale (récits, témoignages), politique ou économique. Pour Carla Eddé cet ouvrage « *s'adresse à tous les Libanais, qu'ils soient d'origine arménienne ou non, car les histoires des Libanais se recoupent et se fondent avec une originalité du côté des Arméniens (...)* ».

Ce livre est à l'honneur des Arméniens puisqu'il souligne leur contribution à la vie politique mais surtout culturelle et sociale du Liban. Force est de constater que leurs « *vies* » se sont naturellement prêtées au jeu et ont nécessairement contribué au développement du Liban et particulièrement de Beyrouth. Ainsi, trouver sa place dans une société est un processus en soi et ce livre permet de comprendre « *comment se sentir en phase avec une société, tout en conservant des spécificités, sorte de subculture dans une culture ambiante dominante* », indique Carla Eddé. En retraçant les « *vies* » et l'histoire des Arméniens, ce livre balaye les préjugés. La présence arménienne à Bourj Hammoud, Mar



Mikhael et Tyr, montre aussi qu'il y a « *une sorte de géographie arménienne du Liban. Bien sûr il y a Beyrouth, mais également, Anjar, Tyr, des lieux dont les histoires se croisent.* » (Carla Eddé)

Mine d'informations, ce beau livre donne le ton et peut servir d'outil de travail aux chercheurs. L'histoire de la photographie occupe une place de choix dans cet opus et à ce propos Lévon Nordiguian affirme qu'il ne s'agit pas de « *la photographie spécifiquement arménienne mais l'histoire de la photographie au Liban, très peu de photographes arméniens ayant fait de la photo arméno-arménienne* »... La contribution arménienne à l'histoire, au théâtre, à l'architecture est aussi soulignée à raison de l'enthousiasme qu'elle atteste...

Grâce aux témoignages et aux différents récits de vie, l'on ne peut s'empêcher d'être admiratif face aux combats qui furent menés. Dans l'après-génocide, il y a des parcours difficiles, une intégration semée d'embûches mais surtout un processus de construction et de marquage identitaire. L'on découvre alors que ces réfugiés qui venaient de l'Empire ottoman passent par un processus d'« *arménisation* », la plupart étant turcophone. La question d'intégration des Arméniens reste une question centrale mais elle n'est pas « *aborder de front* » nous révèle Lévon Nordiguian. On la saisit à travers les différents témoignages même si l'installation de cette communauté coïncide plus ou moins avec la période de la déclaration du Grand-Liban. Lévon Nordiguian avoue que notre « *système politique offre des conditions exceptionnelles pour être libanais et arméniens à la fois (...)* » d'où l'intérêt du communautarisme bien compris, et tant décrié par ailleurs!

Gardons à l'esprit que l'histoire des Arméniens du Liban est composée de plusieurs temps: le temps du traumatisme, celui de la reconstruction, celui de l'intégration et enfin celui de l'unification. C'est à partir de là que le Liban deviendra le centre de la diaspora arménienne.

Un ouvrage passionnant qui s'est attaché à rapporter les émotions arméniennes et leur modulation, trop souvent négligées.

VALÉRIE AZHARI

À lire

La rentrée de janvier

La rentrée littéraire de janvier nous propose les derniers livres de Patrick Rambaud, Jean Teulé, Frédéric Beigbeder, Patrick Grainville, Pierre Assouline, Tahar Ben Jelloun, Jean d'Ormesson, Catherine Cusset, Pierre Lemaitre, Gérard de Cortanze, Denis Tillinac, Jérôme Garcin, Brigitte Kernel, Salim Bachi, Régis Jauffret, Ivan Jablonka, Colombe Schneck, Wilfried N'Sondé, Paul Auster, David Malouf, John Updike, sans compter *L'Enfant perdue*, le 4^e volet de la fameuse saga d'Elena Ferrante (*L'Amie prodigieuse*). Au rayon des traductions de l'arabe, signalons la sortie de *La Mimette de Sikirida* de Rachid el-Daïf (10 janvier) et *Les Enfants du ghetto* d'Élias Khoury (sortie le 7 février) aux éditions Actes Sud/Sindbad/L'Orient des livres.



Nouveautés en arabe

Parmi les nouveautés en arabe présentées au dernier Salon international du livre arabe de Beyrouth: *Barid el-layl* de Hoda Barakat (Dar el-Adab), *Fi asar ghayma* de Hassan Daoud (Dar el-Saqi), *Katalou oumni li ahy* de May Ménassa (Dar Riyad el-Rayes), *Wajh Loubnan fi awasef el-Charg* de Nasri Sayegh (Dar Saer el-Machreq) et la traduction en arabe du *Dictionnaire amoureux du Liban* d'Alexandre Najjar (Dar al-Saqi), sans compter les œuvres du dramaturge et traducteur Issam Mahfouz (1939-2006) parues aux éditions Nelson.

Claude Imbert in memoriam

Grand éditorialiste à *L'Express* puis au *Point*, Claude Imbert était l'un des esprits libres les plus brillants et les plus redoutés. Les éditions Plon ont sorti le 23 novembre *Chroniques (1972-2016)*, une sélection de ses meilleurs articles et éditoriaux. Un régal!



Sur les territoires occupés

Professeur à l'université d'Exeter et directeur du Centre européen d'études sur la Palestine, Ilan Pappé fait partie des « nouveaux historiens » qui ont examiné de façon critique l'histoire d'Israël et du sionisme. Auteur d'un livre remarqué intitulé *A History of Modern Palestine*, il vient de publier chez OneWorld publications: *The Biggest Prison on Earth: A History of the Occupied Territories*, un essai qui fait couler beaucoup d'encre et qui dénonce sans ambages les abus des autorités israéliennes. Quant à Christophe Oberlin, chirurgien et écrivain, il vient de publier aux éditions Érick Bonnier *Chrétiens de Gaza*.

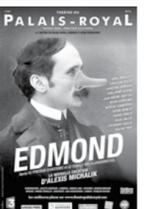
L'histoire chez Perrin

Les éditions Perrin viennent de rééditer la biographie de Clemenceau par le grand historien Michel Winock, dans une édition revue et actualisée, une biographie de Kadhafi par Vincent Huguéux, *URBS, Histoire de la ville de Rome des origines à la mort d'Auguste* par Alexandre Grandazzi, qui vient d'obtenir le prix Chateaubriand 2017, la biographie du général Jean de Latre de Tassigny par Yvan Cadeau et la traduction de la biographie de Speer, l'architecte d'Hitler, par Martin Kitchen.

À voir

Edmond

La pièce d'Alexis Michalik, *Edmond*, qui évoque Edmond Rostand au moment de la gestation de Cyrano et les circonstances qui ont accompagné cet accouchement difficile, triomphe au théâtre du Palais-Royal. La pièce, qui a glané 5 Molières en 2017 dont le Molière du meilleur spectacle, restera à l'affiche jusqu'au 29 avril 2018.



Publicité

PRIX LITTÉRAIRES MILLÉSIME 2017

LE CADEAU DE NOËL QUI FAIT TOUJOURS PLAISIR !



A. Antoine

Disponibles dans toutes les branches de la Librairie Antoine et sur www.antoineonline.com



L'utopie carcérale de Margaret Atwood

C'EST LE CŒUR QUI LÂCHE EN DERNIER de Margaret Atwood, traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch, Robert Laffont, 2017, 450 p.

Et si notre désir le plus secret était de vivre en prison ? De s'affranchir de ce fardeau si lourd qu'est notre liberté ? De ne plus avoir à faire des choix, de déléguer toutes nos décisions à quelqu'un d'autre ? Nos journées ne s'écouleraient-elles pas alors paisiblement, et cette tranquillité d'esprit ne serait-elle pas le bonheur même ? La Canadienne Margaret Atwood s'empare de ces questionnements abstraits sur la nature humaine pour les illustrer concrètement dans un roman de science-fiction comique, *C'est le cœur qui lâche en dernier*. Après une crise économique terrible qui a jeté la majorité des Américains à la rue, une société privée développe une sorte d'utopie expérimentale censée éradiquer le chômage et la criminalité : c'est la ville clôturée de Consilience, dont tous les habitants ont des emplois et vivent, un mois sur deux, dans de belles maisons construites dans le style des années cinquante. Le reste du temps, ils le passent en prison où ils sont bien nourris, confortablement logés et doivent fournir un labeur gratuit afin que la petite communauté puisse s'autofinancer.

Stan et sa femme Charmaine subsistent grâce au maigre salaire que gagne cette dernière comme serveuse dans un bar louche et sont obligés de dormir dans leur voiture. Ainsi, lorsqu'ils voient à la télévision une publicité pour une ville qui leur promet logement et travail, ils n'hésitent pas, et les voilà donc résidant à Consilience, satisfaits de leur maison et de leurs emplois. Quant aux mois passés à Positron, la prison de la ville, ils ne diffèrent pas trop de leur vie à l'extérieur. À part le fait que les conjoints sont séparés durant la période d'incarcération, les détenus mènent à Positron une existence assez douillette : les tâches y sont réparties selon les compétences et



Et si notre désir le plus secret était de vivre en prison ? De s'affranchir de ce fardeau si lourd qu'est notre liberté ? De ne plus avoir à faire des choix, de déléguer toutes nos décisions à quelqu'un d'autre ? Nos journées ne s'écouleraient-elles pas alors paisiblement, et cette tranquillité d'esprit ne serait-elle pas le bonheur même ?

D.R. les préférences de chacun, les repas y sont généralement délicieux,

l'ambiance y est plutôt agréable – l'on est entre concitoyens, il n'y

a pas de vrais criminels. D'ailleurs, comme le note Charmaine, « les

citoyens ont toujours été un peu comme des détenus et les détenus

comme des citoyens, si bien que Consilience et Positron ont juste officialisé le concept ».

Or pour Stan et Charmaine, la véritable prison se révèle être leur mariage. Tout comme Positron, mais aussi Consilience (dans laquelle, une fois entré, on ne sort plus jamais), leur vie conjugale est une prison très confortable, où la routine quotidienne, traçant par avance le cours des journées et des années à venir, leur procure un profond sentiment de bien-être et de sécurité, et parfois les lasse par sa monotonie. Ils se rebellent donc contre la grisaille de la vie en couple et chacun d'eux se lance alors dans une liaison secrète avec l'un de leurs alternants (les deux époux qui s'installent dans la maison de Stan et Charmaine lorsque ces derniers sont incarcérés et vice versa). C'est ainsi que l'intrigue se noue et que le roman, jusque-là légèrement humoristique, se métamorphose en une comédie bouffonne et délirante où il est question de mésaventures érotiques, de robots sexuels, de trafic d'organes, de sosies d'Elvis Presley et d'un plan d'évasion de Consilience. Cette transformation du récit en une farce extravagante rend la dystopie d'Atwood moins crédible et dilue la terreur qu'un tel monde carcéral aurait dû inspirer ; par conséquent, Consilience et Positron commencent à ressembler à un simple décor de théâtre.

Il n'en reste pas moins que *C'est le cœur qui lâche en dernier* est un roman drôle et très divertissant. Atwood dévoile impitoyablement notre servitude volontaire dans les deux domaines de la vie privée et de la politique ; ce qui nous fait persévérer dans de ternes relations amoureuses ou conjugales – semble-t-elle nous dire – de même qu'accepter de vivre sous des régimes de plus en plus répressifs, c'est précisément la peur que nous inspire notre propre liberté, à laquelle nous préférons le plus souvent le « bonheur », c'est-à-dire une existence paisible et confortable qui nous protège de l'imprévu de la vie.

TAREK ABI SAMRA

Couronné par le prix Médicis, *Tiens ferme ta couronne* de Yannick Haenel allie admirablement l'art de la narration et le style à l'humour et le sens du burlesque.

TIENS FERME TA COURONNE de Yannick Haenel, Gallimard, 2017, 340 p.

Certaines scènes de *Tiens ferme ta couronne* sont désopilantes, notamment un dîner chez Bofinger, où le narrateur est accompagné d'un superbe dalmatien du nom de Sabbat. Le maître d'hôtel, sosie d'Emmanuel Macron qui n'était pas encore président de la République, refusait de les laisser entrer tant que le chien n'était pas en laisse. Finalement les deux vont pouvoir aller à la table réservée, et attendre longuement la personne qui les invite. Ce qui leur laisse le temps de croiser la magnifique Isabelle Huppert ainsi que deux moustachus patibulaires...

Ceux qui croient que les romanciers français manquent d'imagination doivent se saisir immédiatement de ce roman de Haenel et se laisser porter, entraîner même, par sa folie. « À cette époque, j'étais fou. » Tels sont les premiers mots du livre. Revenu de cette période dingue, le narrateur – qui est certainement le personnage récurrent de plusieurs romans de Haenel, Jean Deichel – va pouvoir la raconter, mais ce qu'on peut en dire donne une faible idée du plaisir qu'on a à découvrir le récit de ces mois où se sont mêlés le tragique de l'existence et les petites absurdités du quotidien, le tout soutenu par une croyance : « Si l'on n'espère pas un miracle, rien n'arrive : ce qui ne tend pas vers le miracle rend servile. »

La première folie du narrateur est d'avoir écrit un scénario sur un de ses écrivains cultes, Herman Melville. Mais le projet, *The Great Melville*, est refusé partout. Trop énorme, trop complexe, impossible à tourner. Toutefois cet homme est un obstiné. Il passe son temps à voir et revoir la version longue

Yannick Haenel, l'apocalypse du quotidien



© Joel Sager

d'*Apocalypse Now*, de Coppola, ainsi que *Voyage au bout de l'enfer* et *La Porte du paradis* (où joue Isabelle Huppert), de Michael Cimino. Et il décide que seul Cimino, cinéaste maudit, peut faire *The Great Melville*.

Mais comment joindre un homme qu'on dit devenu un paria ? Quand on veut vraiment... Ils se rencontrent donc à la Frick Collection à New York, mais se manquent car Cimino désormais ressemble à une femme. Ils se retrouvent pourtant sur un banc de Central Park, où Cimino lit le scénario. Fascinant dans la vie, y compris à travers ses échecs, Cimino est tout aussi fascinant dans le roman. « Les détails, dit-il au narrateur, sont des étincelles de vérité. » Ses films, en effet, insistent sur les détails. Tiens ferme ta couronne aussi.

La littérature peut-elle entrer en

compétition visuelle avec le cinéma ? C'est une des questions que pose ce livre et à laquelle il répond. Qu'est-ce qu'« une vie ouverte et libre » ? Que viennent faire là, Léna qui « faisait divaguer » le narrateur, et Artémis ? Et pourquoi Isabelle Huppert arrive-t-elle chez Bofinger ? Et d'où vient-elle ? « Il se dégageait d'Isabelle Huppert un charme qui pouvait sembler dur ; mais lorsqu'elle souriait, on voyait apparaître sur son visage cette tendresse inquiète qui appartient aux solitaires et qu'ils sont habitués à garder pour eux. Ceux qui vivent dans un désert ont des acuités qui les guident brutalement ; le reste du temps, ils méditent. » Si l'on veut tout savoir, à défaut de tout comprendre – mais qui comprend tout de sa vie ? –, il faut se laisser emporter par le talent et l'imagination de Yannick Haenel.

JOSYANE SAVIGNEAU

Le Clézio sur les chemins de l'âme

ALMA de J. M. G. Le Clézio, Gallimard, 2017, 344 p.

Dans son nouveau roman, Le Clézio brouille savamment nos repères et nous fait voyager à travers l'histoire, à la fois imaginaire et réelle, de l'île Maurice. Cette île, rappelons-le, a pour symbole le dodo, volatile mythique qui s'est éteint lorsque les premiers Européens ont débarqué sur l'île, à la fin du XVI^e siècle, et ont dévoré l'espèce jusqu'à la dernière plume. Si Le Clézio évoque ici ces dodos avec une tendresse fraternelle, c'est qu'il est, on le sait, particulièrement sensible aux paradis saccagés comme au sort des damnés de la terre, migrants ou peuples en danger. Il a récemment pris la plume pour défendre les habitants de l'archipel des Chagos situé au cœur de l'océan indien, chassés de leur île voire déportés depuis 1965 – année où les États-Unis y installent une base militaire – et dont le cas a été porté devant les Nations-unies en juin dernier. Entre ces combats et son dernier roman se tissent les fils d'une même révolte, d'un même engagement.

Alma qui vient de paraître clôt le cycle mauricien après *Voyage à Rodrigues* ou *Le Chercheur d'or*. Ce roman, commencé il y a trente ans ainsi que l'affirme Le Clézio, met en scène deux personnages principaux. L'un, Jérémie Felsen, est un voyageur européen qui débarque sur l'île à la recherche des branches de son arbre généalogique mauricien : il désire remonter à la source. L'autre est un vagabond lépreux nommé Dodo, admirable hobo qui a toujours vécu là et qui semble être né pour faire rire. Il ne conjugue ses verbes qu'au présent, il connaît et raconte



© Fred Kihn

les légendes insulaires. Ces deux voix composent un subtil mélange entre passé et présent, réalité et récits imaginaires, mémoire et oubli. Leur lieu commun est l'ancien domaine des Felsen sur l'île Maurice : Alma, « *Alma des champs et des ruisseaux, des mares et des bois noirs, Alma dans mon cœur, Alma dans mon ventre* ».

On peut penser que les deux personnages sont en réalité les deux visages de l'auteur. Jérémie Felsen serait son avatar, débarquant sur l'île de la même manière que Le Clézio lui-même – qui n'a connu l'île que tardivement – découvrant tout à la fois une nature magnifique et intacte et des lieux saccagés par le tourisme. « Je ne suis pas né dans ce pays, je n'y ai pas grandi, je n'en connais presque rien, et pourtant je sens en moi le poids de son histoire, la force de sa vie, une sorte de fardeau que je porte sur mon dos partout où je vis », affirme Felsen, qui s'interroge sur la part que ses ancêtres ont pu prendre dans l'histoire plus tragique de l'île, celle de l'esclavage. « J'étais assis dans le sable, j'allais bientôt partir. J'avais vu ce que je voulais voir, le site maudit de la traite, là

où les Africains ont été débarqués, mois après mois, année après année, avant d'entamer la marche forcée vers les plantations. » De leur existence avant l'esclavage, puis de leur labeur, rien ne subsiste, sauf les ruines d'une des géoles où on les enfermait.

Confronté au vide, à l'oubli et au silence, Felsen nomme sans relâche tout ce qu'il traverse, comme si les mots pouvaient redonner vie à ce qui a disparu. Lui qui a la manie des listes égrène les noms de tous les oubliés, et ces noms forment « la poussière cosmique » qui recouvre sa peau. Dodo à l'inverse, tiraillé entre envie de se taire et logorrhée, se mure parfois dans le mutisme « parce qu'il y a toujours trop de mots dans le monde ». Et lorsqu'il parle, il dit les mots des exclus, les mots de ceux que les vagues du temps ont effacés des mémoires – Le Clézio nous rappelant opportunément que, lorsque les esclaves débarquaient à Maurice, ils n'avaient plus de nom si ce n'est celui du bateau qui les avait transportés.

Le lien qui attache Jérémie à Dodo est-il plus complexe qu'il n'y paraît ? L'histoire le révélera, au terme d'une alternance de rencontres fugaces, de quelques péripéties et de scènes inoubliables.

Alma, on le sait, signifie âme. Et si Le Clézio se dédouble, c'est pour mieux sonder son âme, pour tracer l'éternel chemin qui le conduit de ses racines mauriciennes à l'harmonie cosmique à laquelle il aspire. À son personnage Jérémie, il a donné sa quête des traces, son inquiétude, son attention aux autres. Avec Dodo, il partage l'engagement poétique, le goût du cheminement solitaire.

GEORGIA MAKHLOUF

L'Orient-Express, témoin critique d'une époque pas si révolue que ça

C'est le nom d'un train qui se hâte lentement. Entre novembre 1995 et février 1998, les 27 numéros mensuels de

L'Orient-Express, qui paraissent en marge de *L'Orient-Le Jour*, marquent les esprits et impriment leur touche sur le paysage libanais des années quatre-vingt-dix. En faisant appel à Samir Kassir pour concevoir et piloter le projet, Michel Eddé – aiguillonné par Ghassan Tuéni – fait un choix audacieux qui bouscule les codes de l'époque.

Michel Eddé – aiguillonné par Ghassan Tuéni – fait un choix audacieux qui bouscule les codes de l'époque.

Samir avait, entre autres, été un des plus jeunes collaborateurs du *Monde diplomatique* et de la *Revue d'études palestiniennes*, mais aussi du quotidien *al-Hayat*, et avait dirigé un temps les éditions Dar an-Nahar, écrivant avec autant de brio en français qu'en arabe. Avec lui débarquent dans la rédaction plusieurs générations de «journalistes». La sienne d'abord, née autour de 1960 et ayant, pour l'essentiel, fréquenté les bancs du Lycée franco-libanais de Beyrouth, celle de ses aînés ensuite, pour la plupart militants dans les

organisations contestataires des années soixante-dix, mais aussi une toute nouvelle génération de talents qui n'a pas connu la guerre, qui a parfois fait ses études à l'étranger et pour laquelle le Liban est un terrain à conquérir, encore vierge et prometteur.

Ce brassage déteint forcément sur le résultat, chaque numéro présentant en continu les styles et les thèmes les plus divers, dans une expérience nouvelle de journalisme qui rappelle volontairement le foisonnement de *L'Autre journal* de Michel Butel et

d'*Actuel* de Jean-François Bizot. Et comme la liberté est toujours contagieuse, elle va aller s'amplifiant d'un numéro à l'autre. Ce sont les années Hariri père qui promeuvent le mythe de la reconstruction du Liban sous l'aile de l'occupation syrienne mais qui dans les faits, à l'ombre des mafias triomphantes, vident de tout son sens le projet affiché. Page après page, c'est une photographie de l'époque qui se devine, au final pas si éloignée de celle d'aujourd'hui, et avec un discernement rétrospectivement flagrant... Presque tous les sujets sont abordés



sans tabous: du diktat des publicitaires au développement immobilier, de l'endettement déjà galopant aux impasses du «*Liban de papa*», de

l'affairisme aux inerties de la société libanaise, du foisonnement culturel sans limites géographiques ou générationnelles au fonctionnement vicié des municipalités, de la question des libertés, des droits de l'homme et de la censure, aux empiètements et aux infractions de l'État.

Après 1998, Samir Kassir monte sa maison d'édition, lance la version arabe du *Monde diplomatique*, poursuit son enseignement à l'USJ, écrit des livres de référence dont une *Histoire de Beyrouth* qui fera date, devient un des éditorialistes influents du *Nahar*, mène enfin un activisme politique qui sera un des ferments du mouvement de contestation qui démarre en février 2005. Il est assassiné le 2 juin de la même année mais le reste de l'équipe de *L'Orient-Express* continue de bourgeonner jusqu'à aujourd'hui, dans les

secteurs les plus divers, de la communication à la presse, de la littérature à l'entrepreneuriat, du cinéma à la politique, de l'enseignement universitaire à la recherche.

Ce brassage déteint forcément sur le résultat, chaque numéro présentant en continu les styles et les thèmes les plus divers, dans une expérience nouvelle de journalisme.

ANTHONY KARAM

LORIENTEXPRESSAR-

CHIVES.COM vous permet de consulter l'ensemble des numéros parus, numéro hors-série de 2005 inclus. Algarade, les éditos de Samir Kassir, sont aussi consultables séparément.

Récits

UN ROYAUME D'OLIVES ET DE CENDRES : 26 ÉCRIVAINS, 50 ANS DE TERRITOIRES OCCUPÉS, présenté par Ayelet Waldman et Michael Chabon, Robert Laffont, 2017, 512 p.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de l'occupation de Jérusalem Est, de la Cisjordanie et de Gaza, la romancière Ayelet Waldman et son compagnon l'essayiste Michael Chabon se sont associés à l'ONG israélienne «*Breaking the Silence*» pour demander à vingt-quatre écrivains de renommée internationale de se rendre dans les territoires occupés. Objectif: témoigner du quotidien des Palestiniens et livrer des courts récits permettant aux lecteurs (avisés comme non avisés) de réaliser ce que sont concrètement les coûts humains de l'occupation et de la colonisation.

Le résultat est sans appel. Tous les écrivains sont revenus bouleversés, accablés par l'ampleur de la violence physique et psychique que subissent les Palestiniens. Leurs histoires relatent les longues heures d'attente humiliante sur les *check-points* de l'armée israélienne qui minent leur vie dans les banlieues de Jérusalem et en Cisjordanie. Elles évoquent la haine et les agressions dans les rues d'Hébron où quelques centaines de colons armés, protégés par les soldats, squattent impunément des appartements et maisons en chassant leurs propriétaires, et interdisent aux dizaines de milliers de Palestiniens l'accès aux quartiers du centre-ville. Ces histoires restituent aussi des détails de vies fracassés par l'édification du mur sur des terres palestiniennes, séparant maisons, écoles, champs agricoles et commerces dans plusieurs localités.

Même le Péruvien Mario Vargas Llosa, prix Nobel de littérature, défenseur d'Israël et opposé au boycott de ses institutions académiques, écrit après sa visite: «*Les colonies étendent la présence israélienne et démantèlent le territoire qui devrait occuper, en principe, le futur État palestinien, au point de le rendre impraticable.*» Il ajoute que dénoncer la politique de Tel Aviv est devenu pour lui une obligation morale.

Visibles et invisibles

En donnant de la chair et des os au mot «*occupation*» resté longtemps abstrait, parfois évité et souvent vidé de toute connotation dans les médias ou les déclarations politiques en Occident, plusieurs récits appellent les politiques israéliennes opprimantes que sont la «*réalité*

Dessine-moi une occupation

Vingt-six auteurs nous livrent leurs versions du quotidien des Palestiniens dans les Territoires occupés.



© NBC News

banale» du vécu palestinien. Ils décrivent la construction d'autoroutes sur des terres confisquées, réservées exclusivement aux colons et aux soldats de l'occupation, rendant «*invisible*» toute existence palestinienne pour les usagers et fragmentant davantage le territoire de la Cisjordanie. Ces récits racontent également comment des dizaines d'oliviers sont arrachés et régulièrement volés par des colons qui repoussent les paysans palestiniens loin de leurs champs et les privent de leurs sources de revenus et de leur patrimoine naturel. Ils exposent enfin les mesures répressives contre les jeunes et les moins jeunes autour des colonies qui se multiplient et s'imposent sur les collines et à proximité des sources d'eau. De la plume de ces écrivains, ce long recueil d'abus, de violations des droits humains et du droit international rend «*visibles*» et concrètes l'occupation et la souffrance des Palestiniens.

Addiction et politicide

L'un des témoignages les plus surprenants dans cet ouvrage est celui de l'écrivaine américaine Rachel Kushner, qui met en lumière la consommation de «*Mr. Nice Guy*» – une drogue classée parmi les «*cannabinoides synthétiques*» – par des enfants dans le camp de Shuafat, près de Jérusalem. Cette substance «*endommage le cerveau et ruine des vies...* On en trouvait des paquets vides sous nos pieds en traversant le grand parking où les bus ramassent six mille enfants par jour et leur font passer le poste de contrôle pour aller à l'école à Jérusalem-Est, puisque

L'Arabie malheureuse vue par Lamia Ziadé

MA TRÈS GRANDE MÉLANCOLIE ARABE de Lamia Ziadé, P.O.L., 2017, 414p.

«*Dans ce livre, il y a des ruines et des martyrs, des vestiges, des temples, des sanctuaires, des portiques, il y a des tombes, des cerueils, des mausolées, des cimetières des épitaphes.*»

Rien de bien gai en somme, dans ce livre qui raconte pourtant avec une fraîcheur exquise, totalement décalée mais toujours à fleur d'émotion, plusieurs décennies sanglantes de l'histoire du Proche-Orient. Sur le mode d'un road movie qui commence au sud du Liban et entraîne le lecteur au sud du sud, de Tyr à la Palestine, à l'Égypte, à la Jordanie, à l'Iraq, à la Syrie, le récit s'enchaîne presque au hasard, de symboles en évocations, d'évocations en images, d'images en réminiscences, de réminiscences en symboles. Tout commence dans le cimetière qui, à Tyr, abrite le peuple innombrable et souterrain des martyrs tombés au combat ou fauchés par les bombes israéliennes. Partant de ce martyrologe et de ce cimetière marin si doux, si méditerranéen avec ses lauriers roses, ses

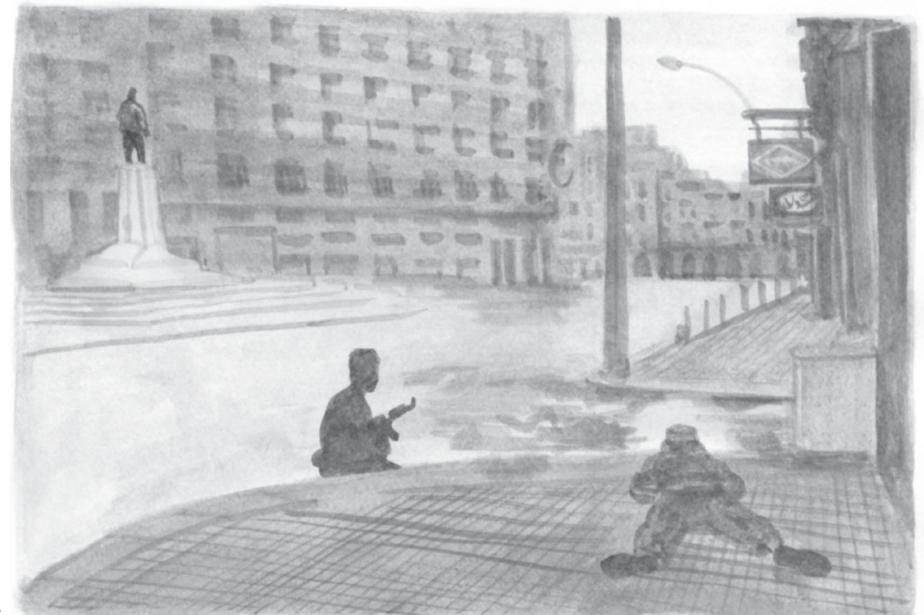
bougainvillées, ses rubans, ses couleurs joyeuses, ses portraits souriants, se déploie une histoire du Liban qui franchit plusieurs siècles en quelques traits d'aquarelle, de la tragédie fondatrice de Karbala à la montée en puissance de la communauté chiite, des ruines romaines et phéniciennes de Tyr au Musée national de Beyrouth, centre névralgique des combats de la guerre dite civile de 1975 à 1991.

Quelques traits d'aquarelle qui sont le véritable propos de cet ouvrage, car Ziadé est avant tout une illustratrice de l'espace dont les images valent mille mots. Et même mille fois mille, puisqu'elle dessine souvent d'après photos, et que le rendu que fait son pinceau des documents qu'il dévore provoque une puissante mise en abyme. Le sujet saisi deux fois, la première par l'objectif du photographe, la deuxième par la réplique subjective qu'en donne l'artiste, est d'autant plus cruel et cru qu'il est de la sorte remis à jour. Ainsi reproduites, les vieilles photographies, même en noir et blanc, même en sépia ou en technicolor fané, semblent plus vivantes et plus actuelles que jamais. Les archives de l'interminable libanien des assassinats de leaders

arabes ou plus spécifiquement palestiniens ou libanais, de la violence des guerres, de la souffrance des blessés, des secouristes et des familles endeuillées, tout cela est restitué l'air de rien, dans des bavures aqueuses qui ont pourtant l'effet d'une eau forte.

Le texte, aussi vivant que les illustrations, prend le ton d'un reportage, rassemble des témoignages et tisse, de malheur en malheur, l'histoire d'un échec continu, d'espoirs sans cesse déçus, d'artistes, de rêveurs, de passionnés, d'icônes que l'histoire a oubliées et d'autres qu'elle a portées aux nues. On y croise Nasser, bien sûr, mais aussi d'étranges figures féminines, passionnaria avant l'heure, martyres que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de terroristes, mais ce mot change de valeur selon le côté des barbelés où l'on se trouve. Fruit de la compilation claire et incisive d'un grand nombre de documents, cet ouvrage ressemble à ce Musée des Souvenirs du camp de Chatila où chaque habitant a déposé un objet emporté de Palestine au moment de l'exode. Musée de musées, archive d'archives, jeu de miroirs qui de miroir en miroir ravive au présent la lumière du passé, il est à ce titre indispensable.

FIFI ABOU DIB



© Lamia Ziadé

LES AUTEURS

Lorraine Adams, Geraldine Brooks, Lars Saabye Christensen, Anita Desai, Dave Eggers, Assaf Gavron, Arnon Grünberg, Helon Habila, Ala Hlehel, Fida Jiryis, Maylis de Kerangal, Porochista Khakpour, Hari Kunzru, Rachel Kushner, Eimear McBride, Colum McCann, Eva Menasse, Emily Raboteau, Taiye Selasi, Raja Shehadeh, Madeleine Thien, Colm Toibin, Mario Vargas Llosa, Jacqueline Woodson.

ZIAD MAJED